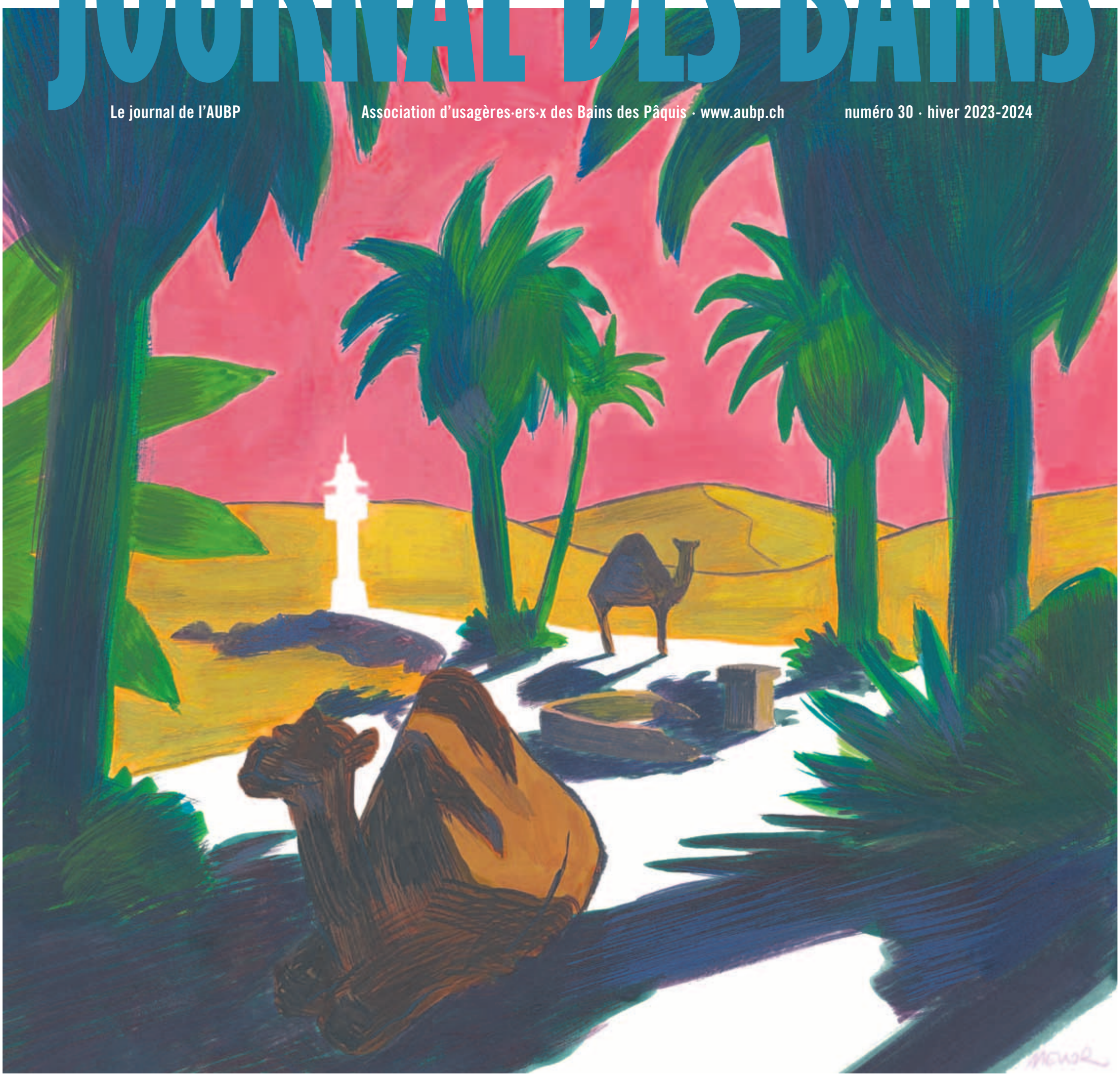
« … car, là-bas, il y a le soleil et la mer, le vent et le sel, les pieds nus qu'on peut enfouir sous le sable encore chaud à la tombée du jour. » /page 15

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagères·ers·x des Bains des Pâquis · www.aubp.ch · numéro 30 · hiver 2023-2024



Eautobiographie
/page 3

Carte blanche à Nora Teylouni
/pages 10-11

Au fil du Rhône
/pages 26-27

Propre en ordre
/pages 34-35

ÉDITO

Accès à l'eau

Nous ne sommes pas tous égaux face à l'eau. Et moins encore face à son accès. Sans cela, à n'en pas douter, le désert serait ponctué de mégalopoles fleuries aux vives fontaines, emplies de foules en liesse comme dans un péplum des années 60.

Ce bien précieux, dont on croyait connaître l'abondance chez nous, devient de plus en plus rare. Une véritable nappe de chagrin qui nous abandonnera bientôt dans un paysage desséché et infertile. L'eau est, aujourd'hui déjà, une richesse plus importante que le pétrole. Un enjeu propre à nourrir nos prochains conflits, pécuniaires, religieux ou territoriaux.

Plus de deux milliards de personnes n'ont pas d'accès à l'eau. Chez nous, une certaine profusion nous autorise à ne nous soucier que de rendre possible l'accès au lac partout, sans que des propriétés privées ne nous interdisent de cheminer tout au long des berges. Un luxe de riches, bien compréhensible pourtant puisqu'il concerne l'égalité et la liberté.

Une préoccupation qui ne dit cependant rien des guerres, de la sécheresse, des oasis, des puits empoisonnés, de l'hygiène, du détournement des cours d'eau pour les cultures vivrières ou les mines, de la mer d'Aral et de tant d'autres abus dont chaque jour nous nous rendons coupables.

Alors, peut-être pour se venger de ces dérèglements, le climat lui aussi se met-il à jouer avec nos reliefs, en noyant des plaines entières d'eau en furie ou de trombes tempétueuses d'une incroyable violence. Nous ne sommes que des fétus de paille tourbillonnant dans le maelström de l'univers et, chaque fois que nous croyons toucher un port, l'orage nous déracine pour nous rejeter sur la grève, loin de plages devenues inaccessibles.

Pour certains, venus se laver à une fontaine ou en bord de mer, la recherche est davantage celle d'une île ou d'un asile. Mais l'eau reste pour tous le pont qui les relie au monde et à l'humanité. Jusqu'à quand celle-ci saura-t-elle perdurer ?

La rédaction

Courts d'eaux

Dans beau
Il y a eau
Ça veut tout dire !

À la mer, au lac, à la piscine ou en rivière
Pour moi l'accès à l'eau c'est 30° minimum
Sinon c'est accès au bar

Aqua alta, crues, débordements, montées, inondations, déluges, tsunamis : c'est plus facile pour l'eau d'accéder à nous que pour nous d'accéder à l'eau…

L'eau courante garde la forme

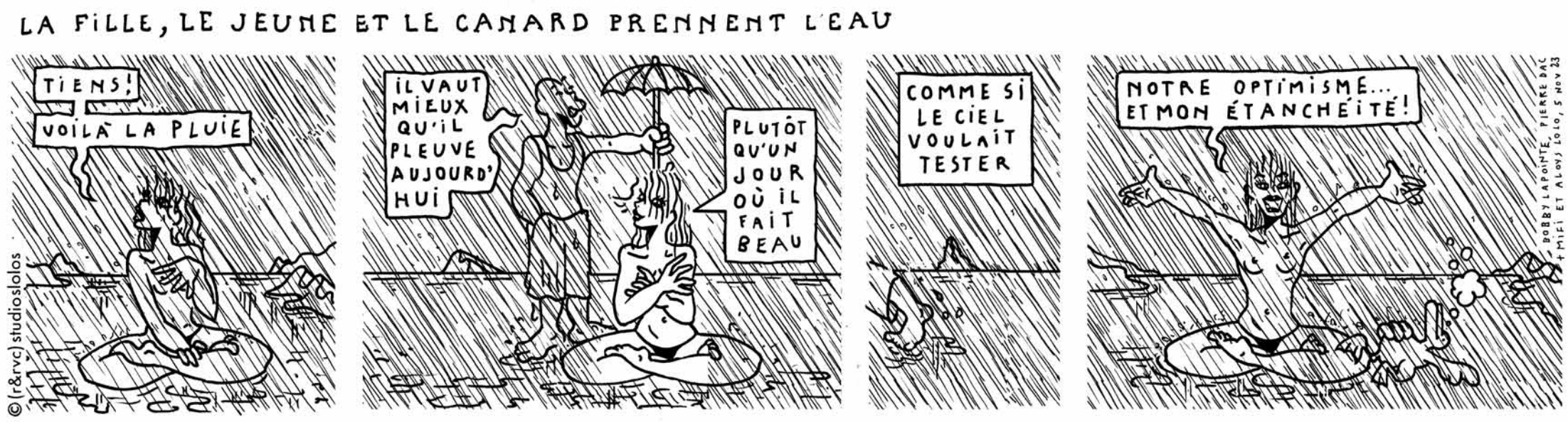
Mettre du vin dans son eau
Bientôt ?

Ça va là-haut ?
Fonte des glaciers
Montée des eaux
On n'en demandait pas tant…

Plus d'auteaux
Plus de véleaux
Plus d'escargeaux
Plus de boucherie sans eau
Plus de poireaux
Plus de ruisseaux
Plus de maquereaux
Plus d'eskimeaux
Plus de brie, de mots de capitaine Nemo
Alleau ?
ALLEAU ?
Plus personne…

JEAN-LUC FORNELLI
Son tout nouveau livre, *L'Étrange Bestiaire*, avec Giemsi, vient de paraître aux éditions Chez Yvette.
www.chez-yvette.com

Page une : dessin de **FABIAN MENOR**



DESSIN LINE PARMENTIER

Eautobiographie

Par deux fois, mon accès à l'eau a été traumatisant car à deux reprises elle voulut m'emporter avec elle.

PIERRE ASSOULINE

La première fois, j'avais 10 ans, et le courant faillit m'emporter au loin, m'engloutir dans les vagues de l'Atlantique sur une plage proche de Casablanca. La seconde fois, dix ans plus tard, c'était sur la Seine en plein hiver ; je pratiquais assidûment l'aviron, j'étais chef de nage sur un huit de pointe, faisant face à notre barreur, ce qui est peut-être la relation la plus incongrue que l'on trouve dans le sport ; si le bateau reste dans la trajectoire et les rameurs bien accrochés à leur prise d'eau, c'est grâce à lui et à sa dextérité dans le maniement des tire-veilles ; s'il s'en écarte, c'est à cause de lui. Malgré mes injonctions répétées, ce jeune débutant à silhouette de jockey nous laissa filer entre deux péniches ; et, immanquablement, nous fûmes pris en étau entre leurs remous ; en moins d'une minute, le bateau était immergé et je fus forcé, malgré l'eau glacée, le choc hypothermique, nos pieds attachés, nos épaisseurs de survêtement, de donner à tous le signal de plonger et de nager jusqu'à une berge sans paniquer malgré les courants. Le propriétaire d'un garage à hors-bord nous recueillit peu de temps après et nous offrit de quoi revenir à une température normale en attendant les secours. Le dimanche suivant, j'étais de retour sur le même trajet pour exorciser le drame. Alors l'eau, franchement…

Que celui qui n'a jamais galéré me jette la première pelle ! Attention, pas de malentendu : celle-ci ne se roule pas mais se saisit, se tend, se porte, s'utilise et, dans les cas extrêmes, se jette. Seuls les béotiens diront « la rame » en lieu et place de la pelle. Le verbe a connu une telle fortune qu'on en oublierait l'origine. Qui n'a pas ramé dans sa vie ? Certains rament encore, au bureau, à la maison, en société, voire sur un lac ou un bras de fleuve. De ces derniers je fus de 14 à 24 ans à Paris, au PUC/CNFU, sur la Seine entre le pont d'Asnières et le pont de Suresnes en un temps où le quartier de la Défense était encore dans les limbes, de préférence en huit ou en quatre de couple. Sportive et physique, mais surtout morale et psychologique, ma dette envers l'aviron est inestimable. Bien que ce soit l'un des rares sports où l'homme se bat farouchement tout en restant assis sur son cul, sa philosophie présente bien des similitudes avec celle d'autres sports : esprit d'équipe, dépassement de soi, sens du collectif, capacité de résistance, aptitude à diriger, goût de l'effort, mise à l'épreuve de la solidarité, lucidité des limites, ivresse du défi qu'on se lance à soi-même, etc. Mais l'aviron… Ô cals, ô durillons ! ô péniches ennemies, n'ai-je donc tant vécu que pour cette tyrannie ? On ne transcende pas impunément la douleur en plaisir. Il n'y a que les commentateurs sportifs à la télévision pour oser parler de « lecture du courant » ou de « lecture de l'eau ». Plus prosaïquement, Louis-Ferdinand Céline faisait observer : « Les hommes ça les rend méditatifs de se sentir devant l'eau qui passe. Ils urinent avec un sentiment d'éternité comme des marins ».

Il m'a fallu réapprendre à nager pour chasser mes souvenirs noirs de l'eau. Très tôt, très jeune, la tradition familiale héritée des aïeux m'avait appris que l'homme qui sait nager est actif ; il se contrôle suffisamment pour refuser les tendances dans lesquelles le monde veut l'attirer ; il ne se résigne pas à la passivité du bout de bois qui flotte à la surface de l'eau à la merci des marées qui l'emportent et le déportent ; il est capable d'avancer, dans la direction de son choix, si nécessaire à contre-courant. Un nageur est maître de son destin. Mais l'eau est un élément moins naturel, plus étranger à l'homme que l'air et le vent ; la conquérir requiert un plus grand mérite.

Nager ne relève pas que d'une technique. Le nageur prend goût à la force de réveil de la fraîcheur de l'eau. Il ignore encore que dans ses rêves elle va devenir l'héroïne de la douceur et de la pureté. Il ne la sent pas glisser entre les doigts, quelle que soit sa densité. Elle s'écoute, en mer comme dans la piscine, ce qui la rend plus intime encore. Une fois dans l'eau, si muette mais si éloquente, on se trouve suffisamment hors du monde pour ne plus adhérer à l'instant, connecté à l'universel et l'intemporel pour le temps que durera le parcours. Qui nage se sent détaché de l'ordinaire de la vie. Il flotte au-dessus. Le bon nageur, c'est celui qui oublie l'eau, dit Confucius.

L'eau, je lui dois tant, bien qu'elle ne me fut pas toujours facile d'accès. Un jour, j'écrirai un livre intitulé *Histoires d'eau*, comme ce fut le cas à mes débuts ; mais cette fois, il ne sera pas question de Lourdes… Plutôt une « eautobiographie ». Beaucoup considèrent l'eau comme leur oxygène car elle leur est indispensable pour vivre. Mais le goût de l'eau, lui, est unique. En quittant ce monde, nageurs et marins font une découverte proprement inouïe : ils savent enfin le mot de passe de l'eau au ciel.

Contre les Albères

PAULINE DESNUELLES

I.

Je suis la végétation sèche, je suis le pin aux aiguilles résistantes. Je suis l'herbe roussie. Le figuier aux feuilles brunies. Je suis la succulente. La pousse jeune qui cherche l'eau. Dans la garrigue, la vie est devenue difficile. Je suis les buissons et les arbustes, je suis le cactus, nous nous accrochons à un sol calcaire. Nous sommes des résineux, des durs à cuire. Contre le massif des Albères, nous continuons à pousser nos excroissances vers le ciel. Un feu né à la base d'une pente la gravira à toute vitesse. Le haut de la flamme brûle plus intensément, et le feu va toujours brûler vers le haut. Nous avons peur. Nous vivons avec la peur.

Au printemps nous souffrons déjà. Regardez-nous. Nulle trace de vert sur nos collines. Notre paysage est sec, décharné. Les crevasses fendillent le sol. La mer toute proche ne peut rien pour nous.

Autrefois, il y avait une différence entre plantes domestiques et plantes sauvages, un peu comme les animaux. Ceux qui sont choyés au quotidien et ceux qui se débrouillent tout seuls. Ceux qui auront leurs soins chaque soir, leur ration d'eau et de nourriture, leur lot de gestes et de paroles tendres. Et ceux qui, libres de toute entrave, de toute dépendance affective, livrent le dur combat pour la survie.

À présent nous sommes tous logés à la même enseigne. Nous nous entraidons comme nous le pouvons, nous communiquons comme nous le pouvons.

II.

Je suis Maria, femme de Collioure. Je suis femme des côtes rocheuses. Je n'ai pas peur de m'éloigner du rivage les jours de forte tramontane. Je suis sur l'eau dès que le souffle est assez puissant pour la froisser et la tordre en des vagues irrégulières. Je ne connais pas l'amour d'un homme. Mon amour, c'est les algues et les rochers qui tombent abruptement dans la mer. Mon amour, c'est le paysage lunaire du cap de Creus.

Je suis une excellente véliplanchiste. J'ai commencé jeune, mon père m'a initiée. Je maîtrise parfaitement mon flotteur, je sens tout de suite si le vent change de direction. C'est instinctif. Je n'y réfléchis pas, j'oriente différemment ma voile, je positionne mon corps. Je ne pense pas aux trucs techniques, le *jibe*, l'empannage, le *planing*, je m'en fous, je ne mets pas de mots, je fais, je réagis aux ondulations de la brise. Je me laisse porter par les flots.

Depuis que tout le monde est parti, j'ai récupéré du matériel dans les clubs de voile désaffectés. Marco m'a aidée pour le transport, nous avons stocké tout ça dans un grand hangar au centre du village. Nous n'avons plus d'essence, mais il nous reste les vélos et les remorques.

Je suis née ici. Cette terre sèche est la mienne. Ils ont décidé de partir, peu à peu tous sont partis. La vie est devenue si rude sans eau. Moi j'ai décidé de rester coûte que coûte. Nous sommes une poignée à avoir fait ce choix.

Il y a eu ces bars abandonnés. D'abord on s'en moquait, même on s'en réjouissait. Les bars à touristes qui disparaissent, c'est plutôt bien. La côte Vermeille aspire à retrouver ses plages et ses taillis sauvages. Mais parfois, on se sent si seuls. Abandonnés. Plus haut, vers Port Barcarès, ce doit être sordide, les immeubles de béton vidés de toute vie. Ici, malgré les incendies de forêt qui noircissent les collines, nous avons la beauté.

Il reste deux points d'eau à Collioure. Une source pas encore tarie et un grand bassin de récupération des eaux de pluie. Nous sommes une dizaine à tirer dessus. Nous nous sommes mis d'accord pour ne prélever que le strict nécessaire. Les tensions s'avivent entre nous parfois. Nous redoutons tous l'assèchement de ces réservoirs. Cela arrivera tôt ou tard, mais le plus tard sera le mieux.

Parfois la nuit, je rêve d'une pluie torrentielle. Un rideau dru et vertical s'abattant sur la mer, les galets, les rues. Sur ma peau. Dans mon songe, je marche seule, l'eau ruisselle sur mes bras, dans mon cou, mon tee-shirt trempé colle à ma poitrine. Le torrent m'emplit la bouche, et des flaques se forment sous mes pieds. Quelque chose renaît en moi. Je regarde autour, les arbres ont retrouvé des couleurs vives, un vert tendre parcourt les tiges et les branches, la végétation respire à nouveau.

Je me réveille alors en sueur. Ce n'est pas la pluie mais les larmes qui inondent mon visage.

III.

Je suis le vent. Je suis la tramontane. Je suis un souffle abrasif. Depuis des mois, je ne charrie plus la moindre once d'humidité. Je dessèche tout sur mon passage. Je promène mon haleine brûlante sur un paysage déjà moribond. Ma caresse est douce parfois mais Maria et Marco n'en veulent pas… Maria me tolère lorsqu'elle est en mer. Sur les flots, elle m'aime presque. Mais ce qu'ils invoquent, ce qu'ils vénèrent, celle qu'ils appellent, c'est l'eau. L'eau sacrée, sa robe diaphane, sa rage transparente.

L'eau ne viendra pas. Elle s'est retirée. Pour de bon. Je le sais. À des centaines de kilomètres à la ronde, tout ne sera plus que désert calciné. Je suis la tramontane et je sais que le feu gagnera.

DESSIN SYLVIE WIBAUT

DESSIN KATIA ORLANDI

Moïse tel qu'en lui-même

Madame de Blancseing a reçu récemment de la part d'un de ses amants un petit négrillon ramené d'Afrique et qu'elle se plaît à appeler Moïse.

PHILIPPE CONSTANTIN

Il vient avec bonheur compléter sa collection vivante de curiosités exotiques : un cacatoès emplumé de jaune, quelques autres volatiles bigarrés comme un charroi de fanfreluches pour la fête de la Saint-Jean, un sapajou des plus turbulents, habillé de sa livrée aux armes de la comtesse, un adorable chihuahua dénommé Mex, qui sait pourtant se montrer d'une hargne sans limite envers les visiteurs inconnus. Pour compléter le tableau, Madame de Blancseing garde jalousement auprès d'elle un effrayant chat sphynx à la peau si plissée qu'on dirait un vieux bas jaunâtre jeté devant la cheminée.

Toute cette joyeuse équipe vit dans les appartements que la comtesse occupe à Versailles et où elle a l'habitude de recevoir ses nombreux amants. Moïse a le privilège de dormir au pied de son lit sur un large coussin de taffetas qu'il partage avec Mex et se trouve plus souvent que de raison le spectateur involontaire des ébats passionnés de Madame de Blancseing. Pour la comtesse, Moïse n'est évidemment rien de plus qu'un animal dans sa ménagerie. Jamais elle ne pourrait le considérer comme un être humain capable de désirs et de sentiments. Pourtant, si cette dernière s'est temporairement entichée de son cadeau (il faut dire qu'il fait fureur à la cour), Moïse, lui, est tombé en pâmoison devant sa maîtresse qui lui fait vivre ses premiers émois amoureux et il reste en extase devant ses cuisses grasses et tremblotantes d'une incroyable blancheur.

Mais l'amour a ses limites. Pouah, c'est qu'elle pue la comtesse. Elle fouette méchamment la hyène, ou le vautour, ou la merde de phacochère encore, ou l'haleine d'hippopotame. Ou peut-être tout cela en ce même temps.

C'est que Madame de Blancseing ne se lave pas souvent, comme tant d'autres à Versailles. Il y a bien quelques cabinets d'aisance dans les ailes du palais, mais il n'est pas rare de voir chier au détour d'un couloir, derrière des rideaux ou dans une cheminée, quelque courtisan pressé ou une galante chaulée au blanc de céruse. Pour les besoins, les jardins sont également très prisés, pour autant qu'on ait le temps d'y arriver. Encore faut-il se garder de ne pas marcher sur le premier étron venu.

Il y a pourtant de l'eau à Versailles. De vastes et beaux bassins à l'eau claire où l'on pourrait aisément plonger et se laver. Moïse est surpris de ne les découvrir que décoratifs. Chez lui, il se baignait tous les jours dans l'Oubangui, quand il savait les crocodiles repus ou absents. Plusieurs appartements, dont celui de Madame de Blancseing par ailleurs, sont pourvus de baignoires et d'eau courante. Entendez par cela de porteurs d'eau qui livrent avec célérité le précieux liquide à la demande. On ne saurait faire attendre la noblesse.

Qu'à cela ne tienne. Toutes et tous n'ont pas opté pour le bain quotidien, ni même hebdomadaire ou mensuel. Au contraire. La mode est toute autre. On change cinq ou six fois de chemise par jour et on s'inonde de parfums capiteux propres à étourdir un veau. Le palais pue tellement que personne ne s'y rend sans ses mouchoirs, imbibés eux aussi de parfums si lourds qu'ils feraient tomber les murailles de la Bastille Saint-Antoine.

Moïse, lui, ne se gêne pas. Il craint que l'odeur de Versailles ne finisse par l'imprégner de sa puanteur. Il va chaque jour faire ses ablutions dans une fontaine ou une autre, avec une petite préférence pour le canal du petit Trianon, en face du temple de l'Amour. Et c'est un spectacle que de le voir s'ébrouer dans l'eau, confortant ainsi l'idée de chacun qu'il n'est qu'un petit sauvage. On le laisse donc faire, l'œil amusé derrière un sourire condescendant à moitié masqué par un mouchoir aux senteurs pesantes.

Pendant ce temps, Madame de Blancseing s'habille. Elle porte une ample robe à vertugadins aux motifs complexes et chargés, comme un énorme gâteau qui lui enserre la taille. La mode suit les mœurs et cela est bien pratique. Il suffit d'écarter les jambes pour faire ses besoins, sans devoir se déshabiller ou relever ses jupes. On pourrait presque pisser, l'air de rien, en faisant la conversation au roi.

La comtesse aime bien dire, sinon crier, ce qu'elle fait au moment où elle le fait. Aussi, quand elle chie hurle-t-elle « je chie », ce qui fait bien rire Moïse. Le langage n'est pas châtié à la cour. Loin s'en faut. S'il y a bien quelques précieuses ridicules et si l'on fait la course aux bons mots, la noblesse parle cru et ne dépareillerait pas dans un bouge en compagnie d'un muletier ou d'une putain des faubourgs.

Moïse, lui, a vite pris l'habitude d'user des cabinets d'aisance. Il est plus prude que la plupart des habitants du château. La pudeur n'est qu'apparence à Versailles et on n'hésite guère à souvent montrer plus de ses apparats naturels que le voudrait la bienséance. Chier au vu et au su de tout un chacun n'en est qu'un exemple.

En quelques mois, Moïse a appris à lire, à écrire, à compter, et il joue même assez bien du clavecin pour son âge, faisant de lui la coqueluche des soirées mondaines à la cour. Son savoir s'élargissant, il sait répondre à tout ou presque. Mais la seule et véritable équation à laquelle il ne trouve pas de réponse est la raison pour laquelle ces Français, et sa maîtresse en particulier, sont aussi sales. Et il se demande bien souvent qui, d'entre eux et de lui, sont les véritables sauvages.

Le maillot de bain

Elle n'avait pas encore 6 ans. Ce matin-là, elle s'était réveillée très tôt, encore plus tôt que d'habitude. Ses parents pestaient chaque fois qu'elle venait les réveiller dans leur lit aux alentours de 5 h 30 du matin et qu'elle réclamait ses tartines, une au miel et une à la confiture. Elle ne comprenait pas pourquoi ils râlaient ; le jour se levait, le piaillement des oiseaux avait déjà commencé à remplacer le silence de la nuit, pourquoi dormir encore ? Pourquoi attendre ? Pourquoi ne pas se lever et se mêler à la vie ?

FANNY BRIAND

La veille, ils lui avaient promis qu'ils iraient se baigner aujourd'hui. Il avait fait une chaleur suffocante ces dernières semaines. De cette chaleur qui écrase tout et ne laisse plus beaucoup de place à la vie. Elle trépignait d'impatience, lasse d'avoir trop traîné à la maison tellement l'air était irrespirable au dehors, tellement le soleil brûlait les peaux. Pour gagner un peu de temps, elle avait déjà enfilé son maillot de bain, celui qu'ils lui avaient offert à son anniversaire. Elle l'aimait tant, avec ses paillettes, chic sans être kitsch, qu'elle l'avait souvent porté dans sa chambre en s'inventant des histoires de marins, en s'imaginant prendre le large et plonger dans les profondeurs à la recherche de créatures fantasmagoriques qui étaient, évidemment, bien plus sympathiques que les humains, hargneux et à cran. Elle se réjouissait de pouvoir faire un pas de plus vers ses rêves et de se baigner avec son costume de bain préféré qui lui ouvrait un nouveau champ de possibles. Elle avait aussi préparé son sac, y avait mis son masque et son tuba, sa casquette et la crème solaire, elle était prête.

À pas de loup, elle entre dans la chambre de ses parents et se hisse sur le lit. Elle s'assied, à genoux, entre son père et sa mère qui dorment encore à poings fermés. C'est étrange, leur corps est bien là, dans cette pièce, elle les entend respirer profondément. Pourtant, la chambre semble vide, inoccupée. Elle ne reconnaît ni son père, ni sa mère, comme si leur être était parti. Elle se demande : où est-ce qu'on s'en va quand on dort ? Un peu gênée d'interrompre cette intimité, elle gesticule doucement, tente de se faire une place, de se faire exister pour les avertir de sa présence. Une jambe bouge, puis un bras, son père se réveille, il lui sourit. Le visage encore marqué par les rêves de la nuit, il se lève, la soulève et l'installe sur ses épaules pour l'emmener jusqu'à la cuisine. C'est un rituel qu'ils ont mis en place tous les deux, elle qui n'est pas très grande aime prendre de la hauteur pour voir les choses sous un autre angle. De là-haut, elle accède à une autre réalité qui l'émerveille tout autant qu'elle lui fait peur : le monde des adultes.

Devant ses tartines, elle assaille son père de questions et de son impatience. Elle lui montre fièrement son maillot de bain sous ses habits. Lui l'écoute entre les lignes des nouvelles internationales qu'il lit sur sa tablette. Il grommelle quelques mots, des commentaires qu'il semble vouloir ravaler pour ne pas les laisser exister. Elle ne comprend pas bien, une histoire d'eau qui aurait disparu. Et de l'eau qui serait tombée en quantité faramineuse à l'autre bout de la planète. Comment l'eau pourrait-elle disparaître ? Pourquoi se plaindre d'avoir trop d'eau ? Elle rêverait de pouvoir se baigner partout, dans la rue, au parc, chez elle et d'aller à l'école en nageant, avec son maillot de bain à paillettes !

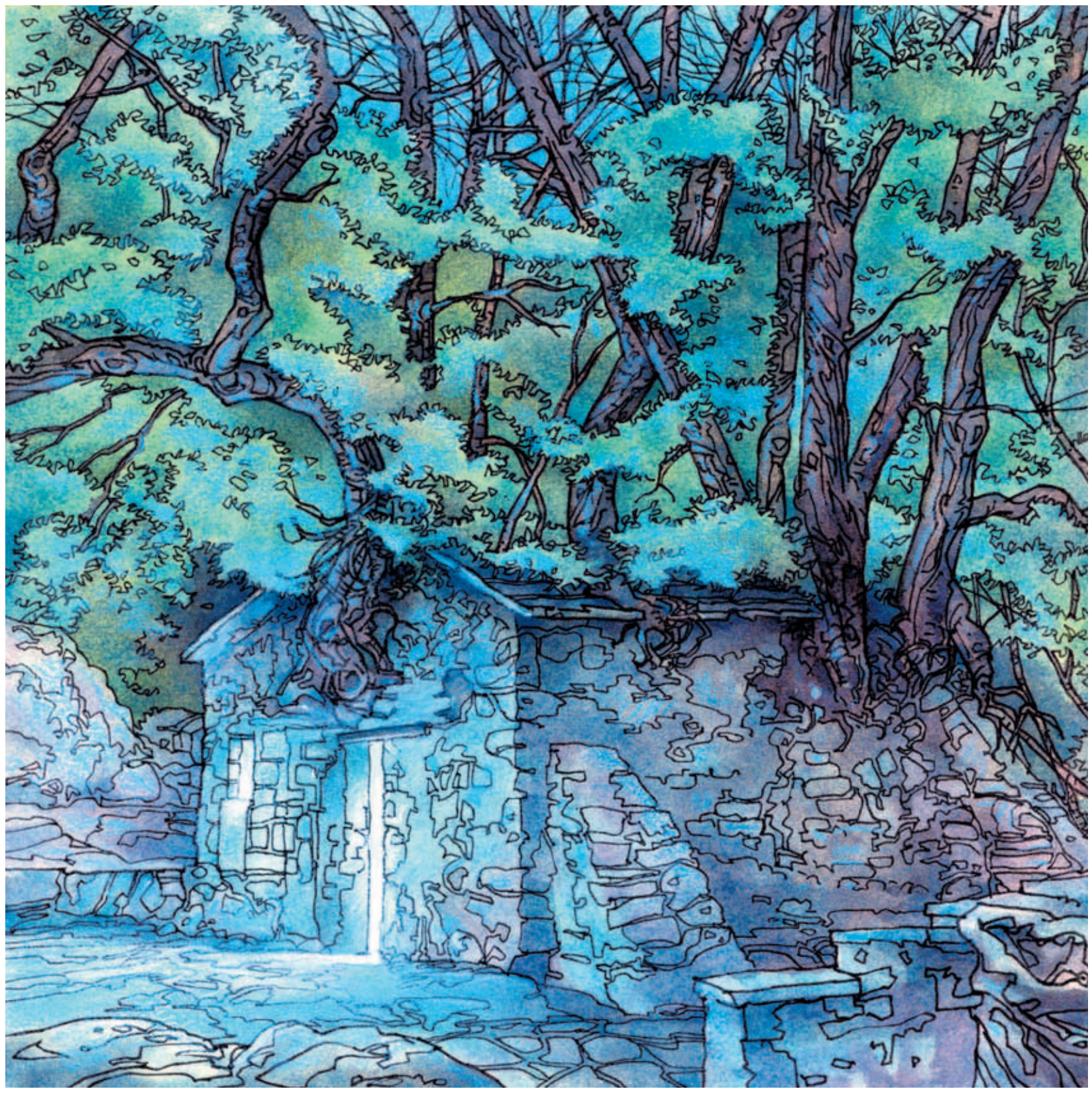
Sa mère les rejoint une demi-heure plus tard, les cheveux hirsutes, la peau collante de sueur, des yeux encore mi-clos qui ne parviennent pas à retenir un regard noir, tout comme le sourire qu'elle essaie d'afficher sur son visage ne réussit pas à retenir quelques grognements. Son père et elle peuvent sentir les relents de l'humeur de chien de sa mère jusqu'à l'autre bout de la cuisine où ils sont assis. Elle sait qu'il lui faudrait une douche à sa mère, celle qui la lave de tout, qui lui permet une remise à neuf, une remise en état, qui lui permettrait de pouvoir affronter une nouvelle journée dans le monde des adultes qui ne promet plus rien. Depuis trois mois déjà, les restrictions mises en place par le gouvernement limitent drastiquement l'utilisation domestique de l'eau. Ils ne peuvent plus se permettent une douche quotidienne par personne malgré la chaleur, malgré la sueur. Elle observe sa mère et son regard maternel qui devrait lui offrir l'insouciance et la confiance. Pourtant, elle y lit une forme d'inquiétude, comme une urgence. Elle commence à craindre un peu la journée à venir. Surtout qu'elle a remarqué que le café, depuis que ses parents réutilisent l'eau des pâtes de la veille pour ne pas dépasser leur quota, n'a plus le même pouvoir de réanimer les cœurs et d'égayer les âmes. Il paraît qu'il a un goût désagréable d'amidon, qu'il colle dans la bouche. Elle se sent très inconfortable au milieu de cette ambiance électrique qui a pris possession de toute la cuisine Elle sent une tension qui plane et elle ne sait qu'en faire. Alors elle se lève d'un bond et hurle au visage de ses parents que, elle, elle ne rêve que d'une chose : se baigner, avec son maillot de bain à paillettes, rien de plus.

PHOTOGRAPHIE NICOLAS GALLIOT

Débordements

À la veille de partir en voyage cet été, une inondation survient dans la maison. Je suis débrouillarde, je suis bricoleuse, voilà ce qui a fait dire à mes parents que je suis un « garçon manqué » ! Or, en la circonstance, je me suis vue débordée par la soudaineté et l'afflux de l'eau.

SERGE ARNAULD



DESSIN GUY MÉRAT

Le plombier accourt. – Que s'est-il passé ? demande-t-il d'une voix grave, très séduisante.

– Je ne sais pas, ça coule, ça coule ! – Avez-vous fermé la vanne du robinet central ? – Oui, oui, j'ai serré à fond la nourrice et ça coule toujours, ça coule ici, ça coule là… Faites quelque chose !

Ah ! Madame, c'est bien facile à dire : le chemin de l'eau est sinueux, la fuite ne se découvre pas par un simple claquement de doigts du professionnel. Trouver d'où vient l'eau, savoir reconnaître par où elle va, jusqu'où elle veut s'écouler, c'est bien complexe à deviner.

L'intervention une fois achevée au soulagement mutuel et sur le palier de la porte d'entrée principale, le plombier au timbre de voix si plaisant à mon oreille remarque de petites protubérances sur le bas du mur et quelques dépôts de salpêtre qui gisent au sol. – Vous voyez, me dit-il, vous voyez, l'eau cachée remonte ; à l'évidence, il y a de la capillarité à cet endroit : ça monte ici, ça monte là, ça montera bientôt là aussi. Prenez garde !

Tandis que je touche machinalement en parlant la petite croix huguenote qui pend à mon discret collier d'argent, l'ouvrier, avant de quitter les lieux, poursuit avec aplomb la conversation en abordant inopportunément la sphère privée. – Êtes-vous baptisée ? – Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas, j'ai reçu ce petit bijou de ma marraine : sans doute mes parents s'en sont-ils chargés par convenance et peut-être aussi par précaution.

« Voyez-vous, Madame, voyez-vous, j'ai en effet les pattes humides du matin au soir et du soir au matin. Je cherche l'eau, je la trouve, je l'enferme et je puis vous assurer qu'à journée et soirée faites c'est à un somptueux baptême que je suis convié, une cérémonie sans fin dont mes clients passifs sont les attentifs officiants.

Ma confiance ne tombe pas uniquement du ciel comme descend sur terre la petite colombe qui pend à votre cou pour marquer votre appartenance à une confession. La croyance se développe en moi par capillarité tout au long de la vie. Je suis le zélé sujet du dieu Hydros et je m'emploie à le servir avec art et conscience en toute circonstance. Les mortels du moment me font passer pour un agent propitiatoire et je mérite leur considération provisoire eu égard au dédain qu'ils portent à mon maigre savoir-faire. »

Cet événement et cette conversation me sont revenus à l'esprit une fois arrivée à destination, lorsque je fus entrée en Arcadie, à la frontière de la Messenie, une contrée saluée par les poètes et les musiciens du XVIIIe siècle, où bergers et bergères chantent aujourd'hui encore les amours éternelles dans un cadre bucolique et utopique [1].

C'est donc à Vista, dans le Péloponnèse, que je retrouve mon plombier d'une façon si inattendue. Il arrive qu'en voyage l'on rencontre quelqu'un avec lequel un bout de chemin s'entreprend et voici que, bien plus tard et tout à fait ailleurs, ce compagnon de route réapparaît et crée la surprise. Ceci est tout à fait comparable au va-et-vient surprenant de l'eau.

En ce cas particulier, les temps se sont quasiment enchaînés et ce n'était pas l'homme lui-même que je retrouvais mais le son de sa voix, le charme de la basse : mon Corydon [2] avait le don vocal de l'ubiquité. J'étais proprement son Alexis (consentant), moi le beau « garçon manqué » du moment.

La voix sortait étonnamment de l'intérieur d'une petite cabane en bois, un édicule placé à peu de distance d'une très étrange chapelle. Devant un apparent guichet se trouvaient des objets que d'aucuns nomment des articles de bondieuserie. Pour moi, cette voix reconnaissable m'incitait à repérer un visage de sauveur domestique dans l'obscurité régnante à l'intérieur de cette maisonnette.

Mon berger Corydon avait pris l'habit d'un père religieux orthodoxe, étant là non pour prélever une taxe d'entrée au passant désirant visiter les lieux, mais pour l'accueillir et lui exposer sur un autre registre les propos mêmes du plombier parlant de capillarité, de baptême croissant, évoquant la sinuosité de la foi et le cheminement tortueux de l'eau.

Voici l'essentiel de son histoire : Ici est fêtée chaque 11 septembre (anniversaire de la dédicace, c'est-à-dire du baptême de la chapelle) sainte Théodora qui se fit passer pour un homme. Sa famille, très pauvre, était dépourvue de garçons. Elle utilisa ce stratagème pour fournir au pouvoir local le dû usuel en mâles, destinés au service obligatoire en ce temps. Elle entra donc au monastère de Panaista réservé aux moines et, alors qu'elle était appréciée par la communauté pour ses qualités qui lui permettaient de travailler hors du sanctuaire, elle fut accusée par une femme vivant non loin de l'avoir rendue enceinte. Cette accusation provenait du dépit de la plaignante d'avoir été écartée [3] par la ci-devant Théodora qui ne répondait pas à ses avances. Théodora refusa de révéler son appartenance au genre féminin et fut décapitée. À l'heure de son martyre, elle demanda à Dieu de « faire de ses cheveux des arbres et de son sang une rivière » [4].

Ce récit tire son origine au IXe siècle de notre ère et la chapelle fut érigée au siècle suivant, sous l'empire byzantin. La datation peut être historique ou imaginaire. Elle est très éloignée dans le temps de l'émergence des feuillus que l'on observe présentement. Peu importe ! La capillarité dont sont probablement imprégnées les pierres de l'église doit abreuver les dix-sept arbres qui poussent sur le sommet de la chapelle, sans qu'aucune racine ne soit visible dans l'église ou au sol. Le feuillage très abondant de ces arbres témoigne de la santé inaltérable de la chevelure de Théodora, d'une ascension de l'eau nourricière mystique et d'un sang mystique de la sainte puisqu'un cours d'eau à la fois sourd et disparaît non loin du petit sanctuaire.

Miracle pour les gens d'église qui s'inclinent devant la bonté de Dieu qui a révélé son écoute de Théodora et sa patience dans l'action puisque c'est dans notre actualité qu'une telle observation se fait, qu'elle intrigue les scientifiques également [5]. En effet, ces derniers ne parviennent pas à s'expliquer le non-effondrement du toit sous le poids de ces très grands arbres (plus de neuf tonnes sur vingt mètres carrés). Tant le miracle salué par les croyants orthodoxes que la non-explication physique pour les hommes de science me sont – hélas ! – des choses assez indifférentes. C'est la narration « terre à terre » du plombier collant à la perception d'un « prodige de la nature » qui m'étonne : cette fuite d'eau dont il faut stopper l'écoulement d'une part, cette quête de l'eau cachée dont la trace reste une question sans réponse d'autre part. Ce qui crée en moi un « ruissellement » charmant associé à un phénomène de société actuelle est cette étrangeté de la nature environnante au vu de la construction d'un récit lié au genre féminin muté en masculin qui est moins étrange parce qu'il témoigne d'une épreuve personnelle.

[1] *Les fêtes d'Hébé*, de Jean-Philippe Rameau (1739), Arcadie parisienne.

[2] *Deuxième bucolique* de Virgile et *Corydon* d'André Gide, essai dialogué (1920) abordant la pédérastie et l'homosexualité, d'abord paru confidentiellement.

[3] Alexis, objet des soupirs du pâtre Corydon, est un prénom qui a une étymologie rappelant l'écart, le repoussement. Alexis est ici, au contraire, celui qui désire.

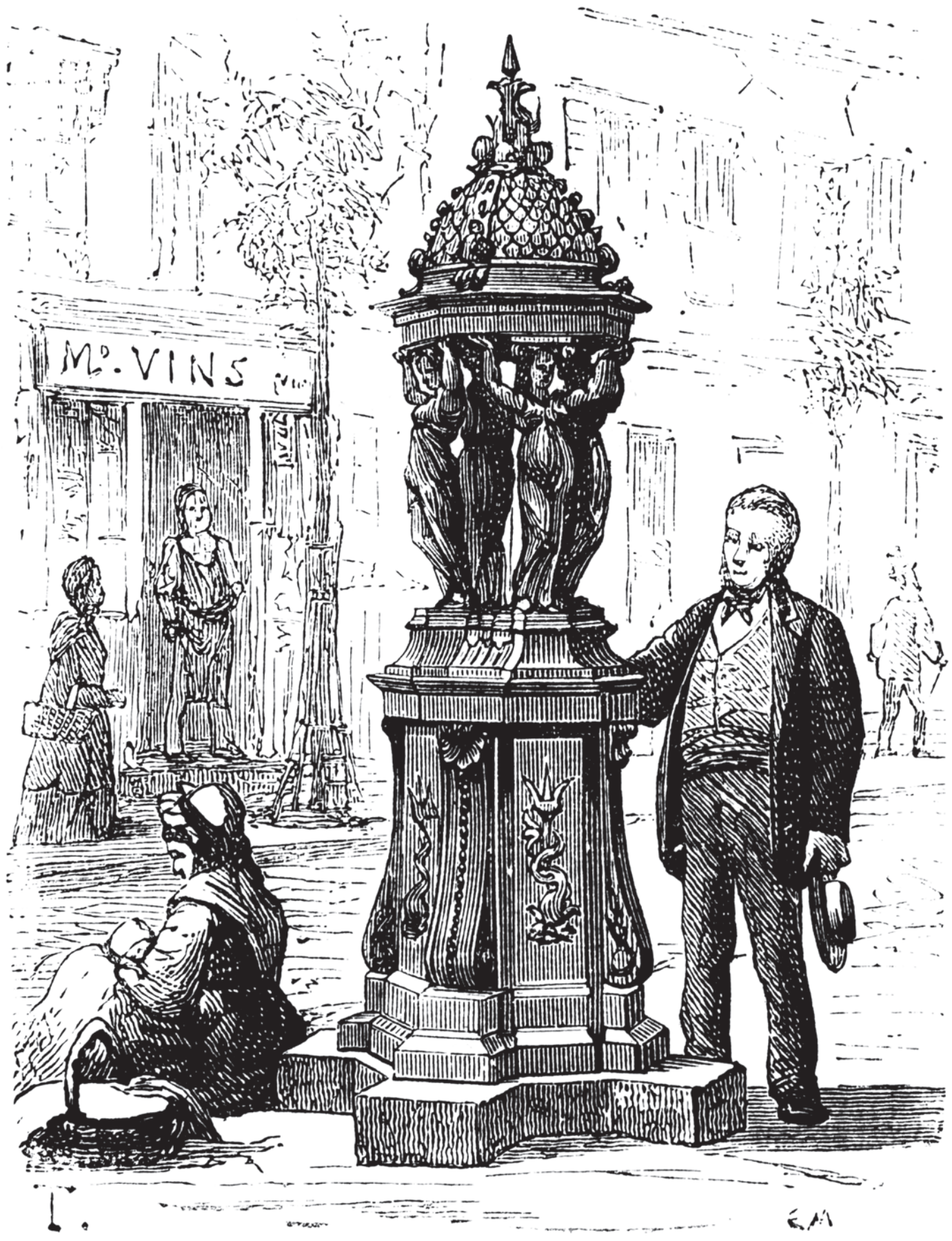
[4] Par cette prière sont gardées en tête *Les mauvaises mères* (1894) de Giovanni Segantini (1858-1894). En effet, *Le cattive madri*, femmes dans l'arbre, sont considérées comme les œuvres symbolistes premières du peintre. La citation du Premier Testament : Lévitique 17/11 « Car l'âme de la chair est dans le sang » s'impose également à l'esprit.

[5] Selon l'ingénieur civil Eleftherios Beligiannis.

De Paris à Genève, de l'eau pour tous

Les fontaines Wallace sont des points d'eau potable publics, sous la forme de petits édicules en fonte, présents dans plusieurs villes dans le monde. Genève en compte une.

ARMAND BRULHART



Extrait de *Paris illustré en 1878*, Collection des Guides-Joanne, Librairie Hachette.

Ce fut pour moi une aventure à rebondissements que la plongée dans le thème de ce numéro, « l'accès à l'eau ». En effet, en tapant « fontaine Wallace » sur Google, je fus intrigué par un titre étrange : « Wallace, Stravinsky, Molière ». La photo de l'article montrait le Centre Pompidou, avec trois pigeons « qui ont contribué aux dégâts subis par les célèbres sculptures de Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely sur la fontaine Stravinsky », la plus jeune des fontaines célèbres de Paris, inaugurée en 1983. Le commentaire figurant sur le moteur de recherches annonçait que « 2022 sera l'année des fontaines » à Paris. Année consacrée aux restaurations, d'où le nom inattendu de Molière. « Située près du Palais-Royal, la fontaine Molière, réalisée par l'architecte Louis Visconti en 1843-1844, devait être restaurée cette année-là. On a peut-être oublié que les premières esquisses pour cette fontaine datent déjà de 1839 et qu'elles ont été réalisées à Genève, très probablement par James Pradier, l'auteur de la statue de Jean-Jacques Rousseau, qui demandera les conseils de Victor Hugo pour la *comédie sérieuse* et pour la *comédie légère* formant la base de la fontaine.

Mais revenons à Wallace qui est le symbole par excellence du don de l'eau. À Paris, deux fontaines Wallace ont été classées et une exposée au Musée Carnavalet. L'année 2022 devait célébrer le 150ᵉ anniversaire de la première fontaine Wallace, installée en août 1872 au boulevard de la Villette. Finalement, la restauration a été reportée.

À Genève, les deux ouvrages du XXIᵉ siècle concernant les fontaines ignorent la fontaine Wallace. Pour en savoir plus, il est indiqué de consulter *Fontaines de Genève*, un livre publié en 1996 par l'auteur de ces lignes.

Dans mes souvenirs, la fontaine Wallace me renvoyait à l'automne 1963. Étudiant ignorant, sans le sou et assoiffé, on m'avait envoyé boire à la fontaine Wallace, installée comme aujourd'hui dans une allée du parc des Bastions, non loin du buste d'Augustin-Pyrame de Candolle, créateur du premier jardin botanique. Ce bronze de 1845 n'est qu'une réplique de l'œuvre de James Pradier. Mais la fontaine était entourée d'un gazon, lui-même protégé par une fine barrière métallique circulaire. C'était une fontaine sans eau !

En voyage à Paris, en 1967, je découvris par hasard, au cimetière du Père Lachaise, le tombeau de Sir Richard Wallace (1818-1890). J'appris que cet Anglais était donc mort à Paris. Enfin, ce fut à Londres, en 1969, qu'en étudiant à l'Institut Warburg, j'allais quelquefois me reposer au musée Wallace dont le goût éclectique faisait dire à certains qu'il s'apparentait à un bric-à-brac.

Poursuivant mes recherches, j'en appris un peu plus sur les relations de Wallace avec Gustave Flaubert, Théophile Gautier, Eugène Delacroix et même Charles Baudelaire, qui se réunissaient périodiquement à Paris, sur l'île Saint-Louis. Richard Wallace devint ensuite secrétaire particulier de Lord Hertford, domicilié au château de Bagatelle, dans le bois de Boulogne.

Coup sur coup, deux événements bouleversèrent la vie du futur créateur des fontaines qui prirent son nom : la mort de Lord Hertford en août 1870 et, le mois suivant, le début du long siège de Paris par les armées prussiennes. D'une part, il héritait seul de l'immense fortune de Lord Hertford qui le faisait entrer parmi les millionnaires du XIXᵉ siècle, de l'autre, il décidait, à l'inverse de l'ambassadeur d'Angleterre, de rester dans Paris assiégé. Si l'héritage donna lieu à plusieurs contestations, la proximité de l'horreur, la vision des blessés et des morts, la faim et la soif, la destruction du temple anglican éveillèrent chez cet homme de 52 ans le sens de la compassion et l'urgence d'une action bienfaisante.

Il finança la reconstruction du temple et multiplia les dons pour soulager les souffrances. Il chercha le moyen d'aider l'ensemble des habitants de Paris en s'attaquant à l'un des problèmes quotidiens : offrir de l'eau à ceux qui ont soif, problème insoluble pendant le blocus, puisque le vin – disait-on – était meilleur marché que l'eau ! En se concentrant sur l'implantation des fontaines et sur la qualité de l'eau dans la ville, il contribuait à sa manière à la fondation de l'*Association française contre l'abus des boissons alcooliques*, qui allait être créée en 1872.

L'année 1871 fut non seulement celle des préparatifs de son projet à grande échelle, mais en juillet il reçut encore d'Adolphe Thiers la plus haute distinction de la Légion d'honneur et, en décembre, fut nommé baronnet par la reine Victoria.

Parmi les premières gravures des fontaines, il en est une, tirée du guide *Paris illustré* (1878) d'Adolphe Joanne, qui révèle une sorte de supériorité de l'eau sur le vin, montrant « un bourgeois de Paris » presque triomphant à côté d'une fontaine Wallace en évidence, semblant effacer « VINS » au second plan.

L'idée de Wallace était simple. Il s'agissait de réaliser des fontaines faisant honneur à la ville en réunissant les qualités de solidité, d'utilité et de beauté, vertus classiques pour ne pas dire universelles. Pour la solidité, rien ne pouvait mieux convenir que la fonte qui, dans le cas présent, permettait une reproduction relativement aisée, bien que nécessitant trois parties d'assemblage. Le programme initial était de créer « 45 fontaines à cariatides et 5 en applique », d'après *Paris illustré* en 1878, le double selon le *Grand Dictionnaire universel du XIXᵉ siècle* de Pierre Larousse qui, seul, relate les bons rapports de Wallace avec le Paris de la Commune.

Pour l'utilité, il importait de choisir les meilleures implantations et Wallace fit appel au directeur des Ponts et Chaussées, l'ingénieur Eugène Belgrand. Quant à la Ville de Paris, la première intéressée, elle promit un montant de mille francs par grande fontaine et imposa la couleur verte qui se rapproche de la nature.

La question esthétique importait grandement à Richard Wallace qui demanda à

Carte postale, Jullien Frères, s.d. Collection AB

La fontaine Wallace aux Bastions : yeux fermés…

…et yeux ouverts.

Charles-Auguste Lebourg (1829-1906), sculpteur de Nantes, de le seconder dans sa recherche afin de trouver un juste équilibre pour inviter la population à venir boire l'eau. L'opération de dimensionnement se révélait délicate, la hauteur de la fontaine originale fut fixée à 2,71 m, le poids total de la fonte s'élevant à 600 kg.

La plus ancienne fontaine parisienne, la fontaine des Innocents, chante les noms de Jean Goujon et de Pierre Lescot : la Renaissance française a donc servi de premier modèle. La coupole et sa forme carrée, qui résultait d'une transformation du XVIIIe siècle, furent conservées pour la nouvelle composition avec comme modifications essentielles, au lieu des quatre pilastres, quatre cariatides qui donnèrent à l'ensemble la légèreté et l'attractivité recherchées. Comme l'a bien noté Georges Montorgueil dans son ouvrage *Les eaux et les fontaines de Paris* (1928), c'est cependant aux *Trois Grâces* de Germain Pilon (1520-1590) que renvoient les cariatides « dans lesquelles on aurait dû reconnaître la Simplicité, la Bonté, la Sobriété et la Charité ». On lit ailleurs que Simplicité et Sobriété ont les yeux fermés ; Bonté et Charité les ont ouverts. Elles représentent également les quatre saisons : le printemps pour Simplicité, l'été pour Charité, l'automne pour Sobriété et Bonté pour l'hiver.

Quelle que soit la manière dont on le prononce, c'est bien le nom de Wallace qui reste attaché au type de fontaines qui sont évoquées ici. Deux inscriptions en lettres majuscules occupent les deux côtés opposés du couronnement de la base : « CH. LEBOURG SC / 1872 » et la fonderie « VAL D'OSNE ».

En 2021, on dénombrait 105 fontaines Wallace, dont une à Genève. En visite aux Bastions plusieurs fois, j'ai pu observer des scènes charmantes qui m'ont confirmé que la fontaine se portait bien.

Dans cette ville, il faudra attendre l'Exposition nationale de 1896 pour voir paraître la première carte des fontaines. Aujourd'hui, si vous avez soif, tapez ge-soif.ch.

Bonne chance !

À la recherche de Constantine

Je me souviens du premier regard. Il a ouvert les yeux calmement, et m'a regardée.
Il était vivant.

Mais les souvenirs avaient disparu.
Amnésie.

Il me voyait sans me reconnaître.

Hospitalisé à Genève, il avait oublié qu'il avait quitté son pays.
Ses fabulations nous emmenaient jusqu'à son Algérie natale.

NORA TEYLOUNI www.norateylouni.com

eau de genève

Chaque jour au cœur de votre vie.

parentidesign.com

SIG

sig-eaudegeneve.ch

La constance de Noël

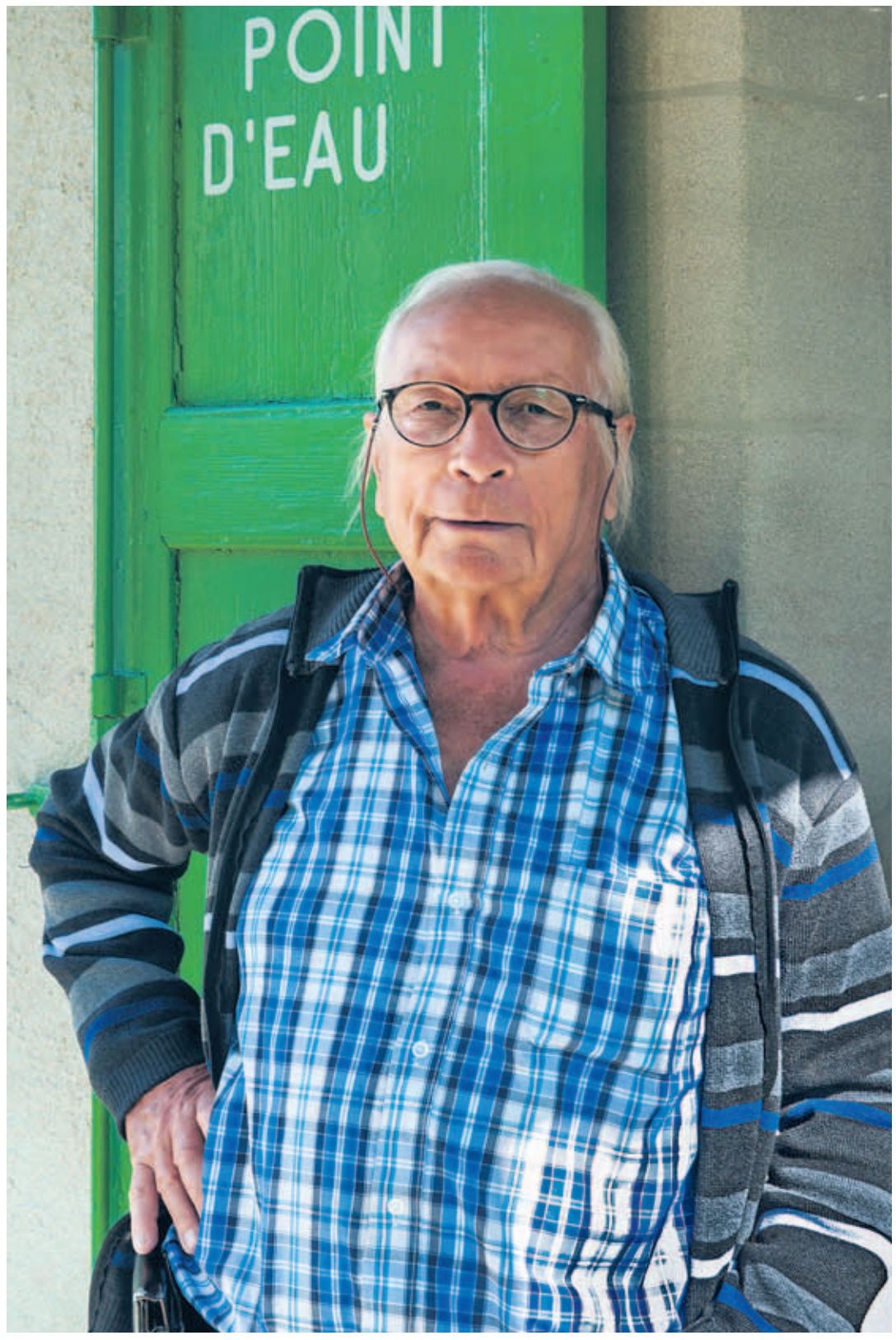
« Bonjour, je suis le père Noël ! » L'homme au catogan sourit largement en se présentant de la sorte à ses interlocuteurs. Ceux qui ne connaissent pas son sens de la plaisanterie hésitent à le croire, vu qu'il ne porte ni barbe blanche ni costume rouge pétard. Pourtant, dans le fond, il est bien ce personnage qui pense et agit pour les autres. Depuis des lustres, Noël Constant va dans les rues genevoises à la rencontre des laissés-pour-compte de la société et trouve des solutions concrètes pour leur venir en aide. C'est d'ailleurs pour répondre à leur besoin de se laver qu'il crée, au début des années 1990, le Point d'Eau. Il le fait à travers la fondation Carrefour-Rue, dont il est toujours président.

FRANÇOISE NYDEGGER

Le Point d'Eau se trouve depuis juin 2019 dans une coquette demeure de la rive droite appartenant à la Ville de Genève. Il a quitté les containers qui l'hébergeaient jusque-là pour investir cette ancienne maison de maître spécialement aménagée pour lui. Le bâtiment a été équipé de huit douches et de nombreux lavabos, de plusieurs salles de soins et de machines à laver le linge, offrant ainsi un cadre plus respectable à ce centre d'hygiène et de santé gratuit pour les plus démunis. Un modèle du genre !

Chaque jour ouvrable, 85 personnes au moins viennent là se doucher, se faire couper les cheveux, soigner les pieds et les dents, sans oublier de passer par la buanderie. L'eau, mais aussi les linges, savon, dentifrice, mousse à raser, shampoing et poudre à lessive sont mis à leur disposition. Chaque jour aussi, des bénévoles se mobilisent pour assurer le bon fonctionnement de la maisonnée dont les activités se répartissent sur trois étages. L'adresse est connue et ne désemplit pas. Si son existence semble couler de source, tant elle répond à une nécessité, elle n'est pas tombée du ciel pour autant. Il a fallu se démener tous azimuts et pendant des années pour que le Point d'Eau existe et puisse offrir les prestations que nous connaissons aujourd'hui. Rembobinons le film avec Noël Constant, premier éducateur de rue à Genève et acteur incontournable de l'engagement social au bout du lac.

« À l'époque, je parle de la fin des années 1970-début 1980, la gare Cornavin attirait beaucoup de gens sans domicile fixe, considérés alors comme des clochards. Ils venaient regarder passer les trains, les foules de passagers ou de promeneurs qui déambulent dans cet endroit accessible à tous. Ça remplit bien une journée ! Il y avait des bancs où les personnes errantes venaient volontiers se reposer et des toilettes-douches qu'elles utilisaient quand elles avaient un franc en poche. Mais cette population vivant dans une grande précarité posait problème. Ça craignait au niveau de l'hygiène, certains humains étant hirsutes, dépenaillées ou sales. Il y avait aussi des toxicos qui se mêlaient aux clochards et dont le comportement indisposait des voyageurs. La gare a donc commencé à se verrouiller. Il fallait cacher cette misère. C'est notre côté propre en ordre, sans doute ! Les CFF ont augmenté le prix des douches et la surveillance à l'entrée des sanitaires pour faire barrage aux clochards. Mais cela ne suffisait pas. Ils ont finalement supprimé les douches et les bancs ! »



Photographies Fausto Pluchinotta

Noël Constant a beau réagir auprès des CFF pour qu'ils reviennent sur leur décision, c'est peine perdue. La hausse des incivilités liée à une partie de cette population errante et marginale ne joue pas en sa faveur. Pour lui venir en aide, des actions se mettent progressivement en place pour distribuer nourriture et habits. Restait le problème de l'accès à l'eau et aux soins. Un problème complexe. Car l'usage de l'eau relève de l'intime. « Beaucoup de gens de la rue se sentaient mal à l'aise dans leur corps, car jugés uniquement sur leur aspect extérieur », relève Noël Constant. « Ils pouvaient certes se faire un brin de toilette aux fontaines des parcs publics, certains le font d'ailleurs encore, mais ce n'était pas satisfaisant. » C'est pourquoi Carrefour-Rue demande à la Ville de Genève un lieu pour que les personnes sans domicile puissent se doucher gratuitement et laver leurs affaires. Les politiques se laissent convaincre. « Je voulais que cet endroit soit le plus près possible de la gare Cornavin et accessible à tout le monde. La solution a finalement été trouvée rue Chandieu, où treize containers ont été mis à notre disposition. Une aubaine ! Nous y avons installé des douches, pour des femmes et des hommes. »

Ce n'était que le début de l'histoire. « Quand on est propre, on ose aller à un entretien d'embauche. On ose aussi se faire examiner par un médecin quand on est mal en point. Or, le problème récurrent des personnes errantes est le triste état de leurs pieds. Nous avons donc fait appel à l'Hôpital cantonal pour sensibiliser les soignants à ce problème et, depuis des années, des podologues viennent soigner gratuitement les personnes qui en ont besoin. Ensuite, il y a eu les dents. Le premier matériel dentaire que j'ai récupéré il y a bientôt trente ans à l'Hôpital devait partir dans un pays d'Afrique. J'ai plaidé pour que les défavorisés d'ici puissent en bénéficier, et c'est ainsi que nous avons pu installer un cabinet dentaire au Point d'Eau. Au fil des ans, les dentistes bénévoles se sont succédé pour soigner celles et ceux qui ne peuvent pas s'offrir ces soins, et le matériel a été constamment renouvelé. »

Pour obtenir gain de cause quand on est, comme Carrefour-Rue & Coulou, une fondation privée d'action sociale, il faut constamment s'activer pour lever des fonds, trouver des forces, des solutions. Il faut demander, argumenter, convaincre, et c'est parfois usant. D'autant que la société ne va décidément pas vers le mieux. Il y a toujours plus de personnes à soutenir. Des êtres d'ici et d'ailleurs, avec des parcours de vie difficiles. Heureusement, il y a toujours aussi des bénévoles qui s'impliquent pour que les aides mises en place puissent fonctionner, en plus de l'équipe de la fondation.

Que faire pour assurer la suite ? « Inventer ! Combiner des solutions, car une ne suffit jamais. Il faut favoriser les petites structures qui permettent aux humains d'avoir des contacts les uns avec les autres, car les grandes structures ne le permettent plus. Mon rêve ? Qu'il y ait dans chaque quartier des antennes communautaires où des gens puissent être accueillis librement pour se reposer, manger et avoir accès à l'eau. L'eau fait partie des soins et de nos besoins les plus élémentaires. La Ville de Genève met bien à disposition un peu partout des WC publics. Pourquoi pas des douches ? »

Sacré père Noël !

Pictogrammes du Point d'eau, le centre d'hygiène et de santé gratuit pour les plus démunis, de la Fondation Carrefour-Rue & Coulou, rue de Vermont 21.

MAX HEER

Max Heer, étudiant de 1re année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous propose de découvrir un épisode convivial et chaleureux aux Bains des Pâquis, durant la saison froide. La scène se compose d'une multitude de personnages originaux, de séquences insolites et de références diverses et amusantes que le lecteur assidu se fera un plaisir de découvrir au fil de son observation.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

Vers l'ouest

JOSEPH INCARDONA

Certains se faufilent à travers les boucles de l'espace et du temps pour arriver aux derniers confins, cette zone mouvante et fragile des dunes et du sable où cesse la terre et commence l'océan. Cette limite à partir de laquelle les surfeurs rament sur leur planche, cette frontière remodelée chaque nuit par les vagues et les courants, là où les mollusques viennent mourir en coquillages.

Ainsi, certains prennent la route, sac abîmé sur le dos et chaussures usées aux pieds. Resquiller un train, lever le pouce au bord de la route. Mais marcher, pour l'essentiel. Ils sont rares à venir voir le bout du bout, peut-être parce qu'ils le côtoient au quotidien, parce que la ville les a hissés avant de provoquer leur chute, prisonniers du bitume et des foules ; s'étaler dans l'odeur d'urine, des particules de métal en surchauffe, disques de freins qui s'étiolent, fumées de gaz fossiles.

On a beau dire ou faire, la volonté et la force ne sont pas équivalentes pour tous les hommes. Même dans la chute, même dans l'adversité et le dépouillement ultime : ni choses ni êtres. Ni confort ni amour. Ni protection ni amitié. Ni regards ni compassion. Quand la volonté et la force sont tout ce qui reste pour se lever, charger le vieux sac contenant les frusques essentielles, et marcher. Partir, tracer la route, s'éloigner. D'ailleurs, parfois dans la vie c'est tout ce qu'il nous reste à faire, prendre le large si l'on n'est plus désiré ou compris. Alors, aller vers les confins, là où s'arrête la terre et l'eau commence. Pour les atteindre, il faut se plier aux détours malgré la ligne droite idéale. Ils sont la récompense aux genoux endoloris, à l'inconfort des nuits de voyage, aux yeux qui piquent et à la bouche pâteuse des aubes sans sommeil ; car, là-bas, il y a le soleil et la mer, le vent et le sel, les pieds nus qu'on peut enfouir sous le sable encore chaud à la tombée du jour.

C'est là où je le rencontre, près du cabanon en bois que les secouristes en mer quittent en fin de journée. Un promontoire parmi les dunes, entouré d'immortelles jaunes qui sentent le curry et des caillebotis à moitié recouverts par le sable. Plus loin, un banc surélevé pour observer l'horizon et ceux que l'océan emporterait, et le soleil tombant vers l'Amérique, et puis ça suffit. Là où je vais au crépuscule regarder les surfeurs quand je n'y suis pas, la peau brûlée, les yeux plissés à cause de la lumière qui aveugle encore, buvant une cannette de bière amère, fumant quelques cigarettes. Dans l'expectative et la géométrie des formes que dessinent les surfeurs au gré des vagues, ignorant les voiles des kitesurfs brouillant l'harmonie ; voir, depuis le haut, les langues de sable et les baïnes s'inscrire dans les arabesques façonnées par la marée. L'éternel retour qui n'est pourtant jamais le même, l'éternel recommencement dont on ne se lasse pas. Et peut-être est-ce à cet endroit que réside le secret : pouvoir s'émerveiller jusqu'au dernier jour d'un paysage, d'une présence, de cette main connue qui caresse votre visage. Écarter l'indifférence et la rancœur qui sont une défaite.

C'est là où je le vois, assis par terre, adossé contre la cloison du cabanon. Le sac déchiré posé à côté de lui, les vêtements élimés, les pieds nus et écorchés, les mains fortes et crevassées. Les boucles de cheveux emmêlées. L'ensemble des détails révélant la précarité, la limite franchie. Une possibilité de liberté, aussi. Il scrute l'horizon, la peau devenue ocre à force de prendre la lumière. Il est immobile, ne demande rien et, dans sa posture statuaire, je le vois grand et digne, réhabilitant l'entière déchéance de ses pairs ; je le vois paisible, la souffrance allégée entre deux vols de goélands.

DESSIN GUY MÉRAT

C'est là où il finit par s'approcher, lorsque j'allume ma deuxième cigarette, et d'une voix timide me demander du feu. La terre, l'eau, l'air. Il manquait le feu, bien sûr. La cigarette, c'est aussi fait pour ça, pour parler aux inconnus. Les briquets et les allumettes ont beaucoup donné à l'humanité, un premier contact, souvent éphémère, parfois durable, en tout cas un sourire et un merci. Ses yeux sont d'un bleu profond, ses dents gâtées, des sillons de rides creusés là où le visage se plisse, bords des yeux, commissures, creux des joues. Je lui demande si ça va, son prénom et je dis le mien. Il me dit avoir passé la journée au soleil, comme s'il était un touriste, comme si la vie était une vacance perpétuelle. Jouer à vouloir faire comme les autres alors qu'on n'y est plus. Avec pudeur, on n'aborde pas le sujet de la rue, ici, il n'y en a pas, seulement des dunes au creux desquelles dort Sébastien. C'est commode, c'est doux, on peut se faire un oreiller avec le sable, à l'abri du vent soufflant plus fort durant la nuit. Et puis, il a son sac de couchage. Pas de moustiques, parfois le grognement rauque des sangliers et le scintillement des étoiles. Il reste de longues heures éveillé au cours de la nuit, il a de drôles de sommeils, toujours sur le qui-vive, il apprend à moins se méfier, à se dire que la nature accueille, qu'autour de lui les yeux des bêtes observent sans vouloir forcément attaquer ou détruire. L'alcool, il n'y touche plus, ça vous brûle l'estomac, vous coupe du monde, et ça vous consume. Il préfère la cigarette, quelques-unes quand il peut, celles qu'il achète ou qu'on lui donne et qu'il prend entre deux doigts crasseux. Mais ça le gêne de demander à cause de ça, à cause qu'il n'ose pas les prendre si on lui tend un paquet, avec ses doigts sales. Mais ça, c'était avant, parce qu'on peut faire tant de choses avec la mer et le sable, on peut se frotter le corps, ôter la crasse, laver ses vêtements, leur faire sentir la mer, kérosène, algues et poisson, comme les pêcheurs, bien moins outrageant que la sueur âcre des trottoirs. Il me montre ses mains propres, je lui tends mon paquet, je lui dis d'en prendre deux, il sourit et en coince une derrière l'oreille. Je lui demande encore pourquoi il est venu ici, pourquoi ce lieu précisément près de ce poste de secours et du petit stand de boissons un peu plus loin. Il me montre alors la douche et le robinet à l'angle de la maison, l'eau douce qu'il peut boire, avec laquelle il lave son visage et ses vêtements, être propre, c'est être digne…

Le temps de la cigarette épuise la conversation, avant de nous saluer il me dit qu'il ira encore plus loin, sa main indique d'un geste vague une direction prolongeant les marges de la côte.

Là-bas. Vers l'ouest.

Là où vont les perdants magnifiques.

Rando au fil de l'eau

Et si on piétonnait des Bains des Pâquis à la Pointe de la Jonction ?

1

BERTRAND THEUBET

A force de nous déplacer dans la ville, on oublie de la regarder autrement. De poser sur elle un regard neuf. Une façon de le faire est d'emprunter une voie originale et flâner au bord de l'eau en suivant le courant qui traverse Genève.

L'été se prolonge, il est encore temps de profiter de la baignade dans le lac et dans le Rhône. On découvre ainsi les nombreux lieux qui ont été aménagés le long des berges donnant accès à l'eau sans avoir à enjamber les enrochements. Désormais, on s'y presse, porté par un sentiment de liberté. Des Bains des Pâquis à la pointe de la Jonction, d'importantes transformations sont en cours d'aménagement sous l'impulsion d'initiatives citoyennes. Véritables utopies urbaines pour l'occupation de l'espace public.

Depuis le XVIIIe siècle, Genève a construit des bains publics le long de ses rives afin d'éviter les baignades sauvages. La nudité pouvait choquer la population d'alors. Les Bains des Pâquis, depuis 1932, en sont le témoin le plus spectaculaire (1). Il a fallu un référendum contre la destruction du site en 1988 et une intense mobilisation pour sauver ce lieu populaire que les autorités de l'époque souhaitaient démolir. La campagne fut menée par un groupe de citoyens bien décidés à préserver ce lieu. L'Association d'usagers des Bains des Pâquis (AUBP) était née. La gestion du lieu lui sera attribuée par la Ville de Genève.

En 1991, le spectacle lacustre *Viva la Musica* donné face à la jetée des Pâquis à l'occasion du 700e anniversaire de la Confédération a démontré qu'on pouvait utiliser l'eau comme espace de création et d'animation. Dans la foulée, diverses voix proposent une réappropriation urbaine du Rhône par les piétons et les cyclistes à des fins de loisirs et de culture.

« Avec les Bains des Pâquis on a redécouvert le rapport de Genève à l'eau. Ici, on entre en contact direct avec l'eau, alors que depuis les ponts et les quais on a l'impression de la voir de trop haut. Au lieu d'entretenir une certaine distance avec les choses, qui est assez caractéristique de l'esprit ambiant, on est ici au fil de l'eau, le corps même est ici en jeu. » (Sandro Rossetti, architecte et musicien, dans *Genève les Bains*, publié par l'AUBP en 1995).

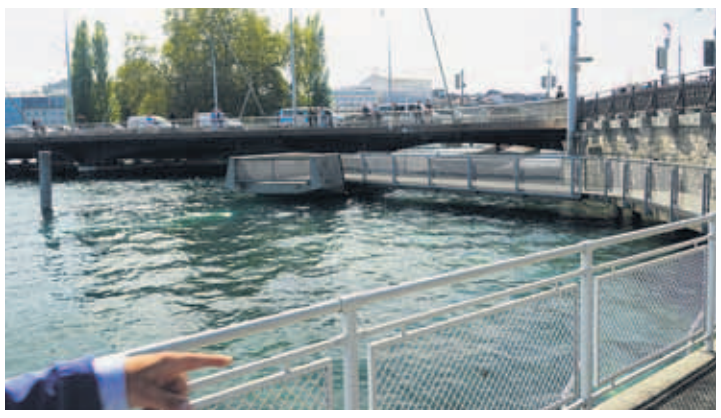
En 1995, la fête est belle pour l'inauguration après travaux des Bains des Pâquis. Cette même année, l'architecte Julien Descombes, associé à Roberto Broggini, élabore le projet *Le Fil du Rhône* : « Ce travail est né d'une réflexion spontanée sur l'importance de l'espace du fleuve dans la ville. Ceci au moment où le fleuve était soumis à une profonde modification du système de régulation des eaux, où simultanément des mesures étaient prises pour diminuer le flux de circulation au centre-ville, et où, enfin, la plupart des anciens bâtiments industriels étaient promis à de nouvelles fonctions. »

Avec son projet, Julien Descombes obtiendra un mandat du Fonds de décoration de la Ville, l'actuel Fonds municipal d'art contemporain (FMAC). Ni marins, ni pèlerins, mais en bons citadins, nous partons avec Sandro le long des quatre kilomètres du chemin piétonnier reliant les Bains à la pointe de la Jonction. Un parcours urbain jalonné de lieux culturels, une piste en marge des chemins battus où nous arpentons les rives au pied des quais, le long de passerelles à fleur d'eau (2).

« L'objectif était de rendre à la promenade et au cheminement des piétons les abords du fleuve, les îles, la digue centrale, les quais, les ponts, les passerelles, les places et les têtes de ponts », me dit Julien (3). Certaines passerelles seront rallongées pour permettre la continuité de la promenade, du lac aux rives du fleuve. Par exemple, le passage sous le pont du Mont-Blanc et sa construction en forme de barge posée sur l'eau, un projet du bureau BMV architectes, permet aux piétons d'éviter la densité du trafic (4, 5).

« Les rives du Rhône n'ont pas toujours été jugées dignes d'être mises en valeur. Certaines se sont tout simplement effacées et n'existent plus que dans les archives et les mémoires. » Le patrimoine industriel du plan d'eau a subi le même sort avec la suppression du barrage à rouleaux du pont de la Machine. L'architecte Julien Descombes a conçu une passerelle en pente (6) facilitant pour les personnes handicapées l'accès à l'esplanade construite au pied de l'ancien bâtiment des Services industriels (7). Auparavant, des rouleaux en bois placés verticalement formaient le barrage à rideaux du pont de la Machine. Ils permettaient la régulation du niveau du lac et modulaient le débit du Rhône pour la production d'électricité. L'artiste Ellen Versluis proposera la récupération des 39 rideaux de bois du barrage et leur détournement : entièrement déroulés et placés horizontalement, ils constituent un plancher prolongeant l'espla-

2



3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

nade dans un rapport immédiat et physique à l'eau (8).

C'est bien au pont de la Machine que le fleuve (re)prend forme. Nous évoquons la *Via Rhôna*, cette piste cyclable qui relie le Léman à la Méditerranée, imaginée autour d'une table de la buvette des Bains. « Une utopie du réel » à laquelle vient s'ancrer un projet lancé par Sandro Rossetti.

Halles de l'Île (9), au café Bongo Joe : comme au temps de la contre-culture à Genève, Sandro partage l'idée qu'à partir de ce lieu. « aimant culturel » au cœur de la ville, pourrait être créé *Le Fil du Rhône associatif*. Des Bains des Pâquis à la Jonction, il a recensé une dizaine de lieux culturels implantés dans des bâtiments réaffectés en ateliers d'artistes, salles de spectacle, halles d'exposition, cinémas, et bientôt un grand parc public à la pointe de la Jonction.

Le sociologue Luca Pattaroni nous rappelle le rôle des mouvements contestataires dans les années 1970 : « … Il y a un peu plus de 50 ans, l'ancien marché couvert des Halles de l'Île se voyait envahir par une foule un peu hirsute. Au son du *free jazz*, des banderoles proclamaient cette "zone libérée" et protestaient contre la destruction programmée des Halles (…). À cette époque, la question du patrimoine fait débat. En rachetant les anciennes usines et en préservant les bâtiments, l'État a été capable d'offrir les espaces et le temps nécessaires pour poursuivre des activités expérimentales ou culturelles qui n'ont pas la rentabilité attendue par les logiques immobilières capitalistes. »

Nous reprenons le chemin le long des rives, longeons le Bateau-Lavoir (10) tout en imaginant une grande parade lacustre qui serait l'acte fondateur d'une future association au fil du Rhône. Le promeneur peut alors rejoindre le pont de la Coulouvrenière (11) ou continuer le chemin (12) débouchant vers la roulotte des Lavandières et sa buvette – La Barje (« bar et jeunes »), une occupation festive de la presqu'île à vocation socio-culturelle (13).

Plus loin, une passerelle est accrochée le long du Bâtiment des Forces motrices en surplomb du Rhône. Continuité prévue pour rejoindre la Jonction, ce passage est provisoirement fermé (14).

De nombreuses berges n'ont toujours pas été aménagées (15) dans la zone du pont Sous-Terre sous lequel nous passons pour atteindre le sentier des Saules. Cette zone de baignade voit son succès grandir au cours des années. Néanmoins, l'implantation de pontons sur une longueur d'environ 300 mètres n'a pu être réalisée que partiellement (16, 17). « … Le sentier des Saules attend un projet global de réaménagement depuis 25 ans. Le quartier est en ébullition dans l'attente du plan de site qui doit être élaboré par la Ville.

Située à la confluence du Rhône et de l'Arve, la pointe de la Jonction a longtemps abrité les dépôts des Transports publics genevois (TPG). Le périmètre, d'environ 25 000 m², englobe le sentier des Saules et l'usine Kugler. Sous l'impulsion du *Forum Pointe de la Jonction* (FPJ), fédérant une dizaine d'associations, une pétition pour un parc à la Jonction est déposée. En 2018, un appel à projets a été lancé pour l'occupation temporaire du site jusqu'au début des travaux du parc (18). Une équipe pluridisciplinaire de mandataires a ensuite été choisie par le FPJ et la Ville, composée d'architectes et paysagistes, d'ingénieurs hydrologues, spécialistes en environnement et en acoustique. Leur mission : mettre en place une nouvelle démarche participative en adéquation avec les souhaits de la population. Elle a permis de définir les usages, les priorités d'aménagement du parc, les conditions d'accessibilité au site, celles des accès à l'eau et à la baignade tout en respectant la protection du patrimoine construit et végétal. Au printemps 2024, le projet sera déposé auprès des services concernés de la Ville. À n'en pas douter le débat sera intense (19).

L'occupation du futur site du parc est animé en permanence pour un usage public. Une nouvelle génération se mobilise à la pointe de la Jonction comme au début de l'aventure des Bains des Pâquis (20).

Julien Descombes, en observateur critique, rebondit quant à l'enjeu politique de tels projets : « On peut ne pas tenir compte du jeu politique et se baser sur notre intuition pour ce qui est de la résonance entre les deux lieux. La plupart du temps les projets réalisés ont émergé d'un rapport de force, d'une prise de pouvoir du milieu alternatif : une appropriation plus qu'une participation. »

Souhaitons qu'une force mobilisatrice à venir, celle d'un *Fil du Rhône associatif* avec l'expérience des modèles de l'AUBP, de l'Usine ou encore de la Fédération des artistes de Kugler, sera en mesure d'apporter un soutien essentiel à l'occupation du futur parc de la Jonction. En effet, occuper et animer un lieu est une chose. Définir un mode de gestion original représentera un enjeu essentiel pour ses membres. Comme par le passé, le canton et la Ville de Genève ont été à l'écoute et ont su tirer parti des revendications populaires. À suivre, le courant d'une histoire en marche.

Bains des Pâquis : **www.bains-des-paquis.ch** > L'association > Historique

Le Fil du Rhône : **www.geneve.ch/en/media/38042**

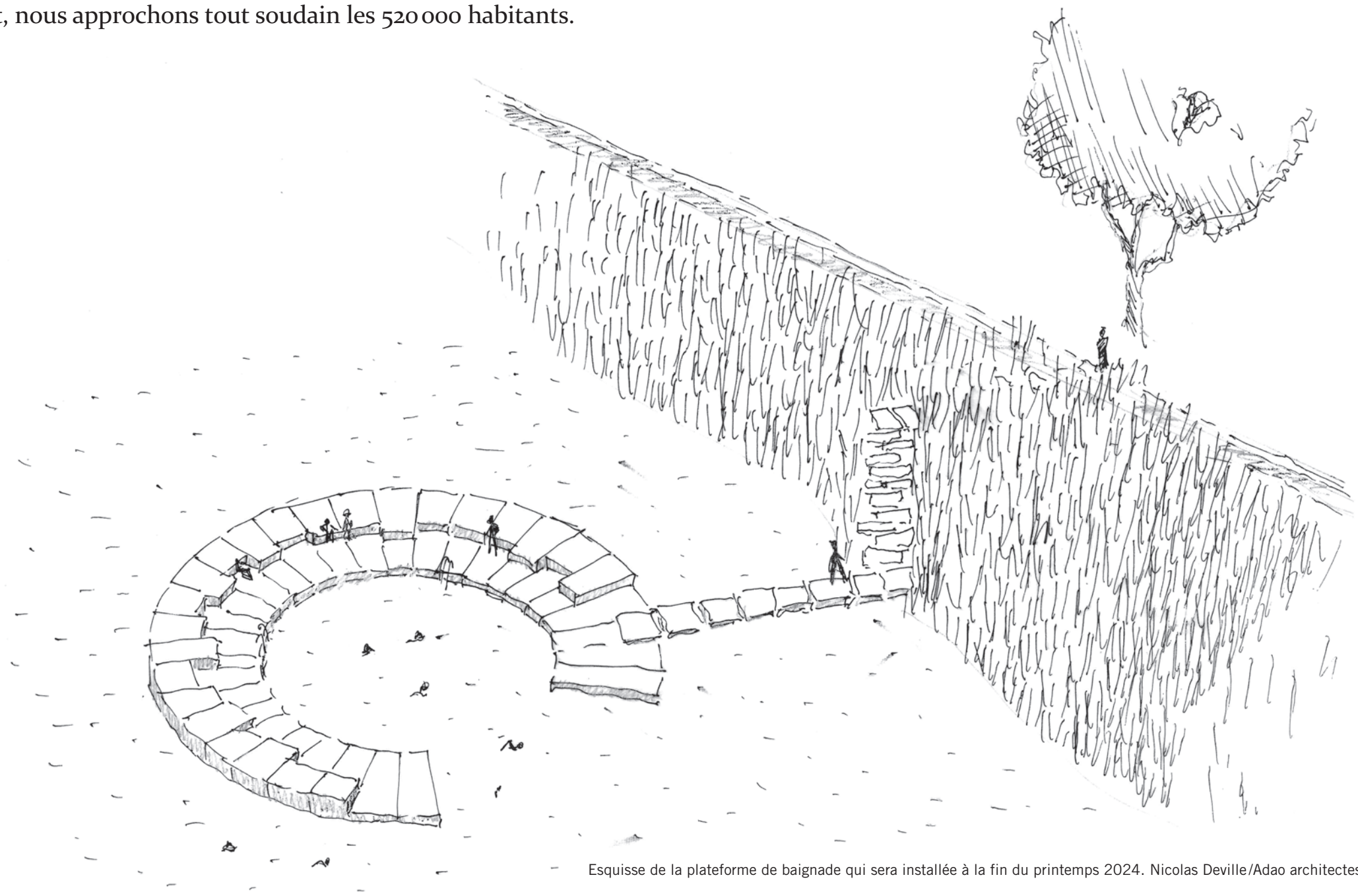
Parc de la Jonction : **www.parcjonction.ch** et **www.parcjonction.ch/gazette**

Photographies Bertrand Theubet

20

Genève joue à «Hâte-toi lentement»!

Le canton de Genève bénéficie d'une dynamique économique et humaine incroyable. Rien qu'en 2022, la population genevoise s'est accrue de près de 6000 nouveaux habitants officiels, selon les données de l'Office fédéral de la statistique qui, on l'espère, ne s'est pas à nouveau mélangé les pinceaux dans ses additions. Cette attractivité n'est pas récente et s'observe depuis une bonne dizaine d'années. Résultat, nous approchons tout soudain les 520 000 habitants.



Esquisse de la plateforme de baignade qui sera installée à la fin du printemps 2024. Nicolas Deville/Adao architectes

ALEXANDRE WISARD

Le canton, déjà bien dense dans sa zone à bâtir, poursuit son urbanisation et de nouveaux quartiers sortent de terre à l'image de celui de l'Étang à Châtelaine, de Belle-Terre à Thônex, alors que les pelles mécaniques débarquent au PAV sur le site de l'ancienne caserne des Vernets, aux Cherpines à Plan-les-Ouates et aux Grands Esserts à Veyrier.

La densification accélérée de notre territoire pose la question des nouveaux espaces publics, corollaire de l'urbanisation du canton, sans lesquels nous allons devenir fous. Parallèlement, le réchauffement climatique et les étés caniculaires qui en découlent, et qui vont devenir récurrents, accroissent les besoins de fraîcheur et de ressourcement. Malheureusement, les espaces publics sont trop souvent les parents pauvres des projets d'urbanisme. Il n'est pas rare que les appartements soient loués/vendus alors que les aménagements extérieurs en restent au stade du plan d'autorisation de construire…

Certes, il reste les grands parcs, mais Genève vit malheureusement sur son passé en matière de parcs, la plupart situés en ville de Genève et ayant fait l'objet de donation ou d'acquisition il y a plus d'un siècle déjà. À part le parc Hentsch de 3,5 hectares à Châtelaine, offert à la Ville par le banquier éponyme en 2016, et celui de la plage des Eaux-Vives de 2,5 hectares (4 hectares avec le jardin d'eau/roselière) construit et inauguré par le canton en 2019, rien de bien conséquent n'a été entrepris depuis dix ans! Et rien de bien concret n'est planifié à court terme. Dans ce contexte, le lac et le Rhône avec leurs rives présentent des potentiels magnifiques pour proposer des espaces publics naturels de qualité. De nouvelles infrastructures d'accès à l'eau doivent être développées afin de procurer la détente indispensable au bien-être de la population. Un petit tour d'horizon en cette fin d'année 2023 incite toutefois à un optimisme prudent.

Dans le prolongement du concours d'idées «aménagement de la Rade» lancé par le maire Guillaume Barazzone en 2017, la Ville de Genève porte le projet du quai Wilson, qui vise avant tout à requalifier les pelouses du quai et à les équiper pour accueillir le public et faciliter l'accès à l'eau, autrefois interdit par l'activité du ski nautique. Une information officielle a été rendue à la mi-novembre quant aux mandataires retenus pour développer le projet, qui ne verra toutefois pas le jour avant quelques années puisque tout reste à faire.

Pour le quai Gustave-Ador, la surface d'eau située à l'aval de la jetée du jet d'eau est libérée progressivement des bateaux de loisirs qui l'occupent, cet espace devant permettre au canton de reloger temporairement des embarcations pendant la rénovation du port Wilson actuellement en cours, ainsi que celle à venir du port des Eaux-Vives (Maison Royale). Pour mémoire, la baignade est interdite dans les ports. Le canton ambitionne à moyen terme de restituer une partie des lieux à la baignade, en réutilisant les estacades existantes et les complétant de platelages, selon le principe du réemploi qui trouvera ici une application concrète.

Plus en amont de la Rade, le projet de réaménagement global du quai de Cologny entre le centre nautique de Genève-Plage et la rampe de Vésenaz se poursuit avec une nouvelle étape de travaux d'un deuxième ponton circulaire, plus réduit que celui réalisé au Pavillon de Ruth. Concrètement, il sera mis à disposition de la population pour la fin du printemps 2024. L'anneau sera accessible via le passage en pas japonais à travers la nouvelle roselière déjà mise en place cette année. Une infrastructure plutôt zen dans sa conception et son futur usage, qui devrait trouver rapidement son public. À noter qu'il s'agit là d'un partenariat intelligent entre le canton et la commune de Cologny qui mutualisent leurs ressources. Simultanément, le secteur de la rampe de Vésenaz verra ses gros blocs de protection remplacés par des dalles calcaires dotées d'échelles facilitant l'entrée et la sortie dans le lac.

L'ensemble du site de la plage du Vengeron fait l'objet d'un ambitieux projet de réhabilitation/transformation, avalisé par différentes lois votées par le Grand Conseil. L'accès à l'eau est inconfortable aujourd'hui, la rive étant constituée d'un mur de blocs calcaires empilés sur une hauteur conséquente, qui sera remplacé par une grève naturelle et une réorganisation de la topographie du parc. Mais c'était sans compter sur le recours d'un propriétaire-riverain, procédure en cours de traitement par la justice. On en oublierait presque que l'on est à Genève!

Quant au Rhône en aval du pont Sous-Terre, on rappellera que le canton a développé il y a plus d'une décennie les trois pontons qui sont aux beaux jours victimes de leur succès. Un nouveau ponton de plus de 100 mètres a été projeté et autorisé, positionné le long du bâtiment administratif des TPG, mais cassé en justice en 2018 pour défaut de planification directrice, suite à un recours de propriétaires riverains du sentier des Saules. Dans le cadre de son projet de parc de la Pointe de la Jonction, la Ville de Genève a accepté d'englober ce projet de ponton cantonal dans son périmètre de plan de site, qui fera office d'outil de planification. Malheureusement, cette procédure n'est toujours pas lancée, alors qu'elle nécessite au minimum deux ans.

Enfin, signalons qu'une initiative municipale récemment déposée propose de réaliser des bains supplémentaires sur le Rhône entre le pont du Mont-Blanc et le pont des Bergues en rive gauche, avec transformation et équipement du quai Général-Guisan qui sera doté d'infrastructures pour l'accueil du public. Des bains populaires et gratuits à 50 mètres de la rue du Rhône, on frise la provocation!

En synthèse, l'année 2024 se contente de nous livrer le nouvel anneau du quai de Cologny, ainsi que les emmarchements de la rampe de Vésenaz. C'est déjà ça, mais cela ne correspond pas aux attentes de la population genevoise, ni du monde politique qui multiplie les textes de soutien de principe au Grand Conseil ou au Conseil municipal de la Ville.

Genève ville d'eau attendra.

Alessandro Serra, *La Tempesta*, d'après William Shakespeare, Festival d'Avignon 2022. Photographie du metteur en scène.

« Que d'eau ! Que d'eau ! »

Le maréchal Patrice de Mac Mahon, président de la République française, témoignait ainsi, en juin 1875, de sa stupeur en contemplant les inondations de la Garonne, son préfet renchérissant par un « Et encore, vous n'en voyez que la surface ! » Depuis, les épisodes pluvieux désastreux n'ont pas faibli et s'accélèrent avec les changements climatiques en cours.

PHILIPPE CONVERCEY

L'eau ne sera donc pas toujours là au bon moment, les périodes de canicule et de sécheresse alternant dorénavant avec des moments trop arrosés qui rincent les sols, inondent les rues et bousculent nos certitudes. Les hommes ont pourtant parfois su gérer les crues ou pour le moins s'en éloigner. La ville de Sommières dans le Gard, célébrée par Lawrence Durrell, est aussi connue pour les débordements du Vidourle, alimenté par les déluges cévenols. Il aura fallu quelques travaux dans les rues de la ville en 1990 pour découvrir que les sept arches visibles ne représentaient qu'une petite partie des vingt et une que le pont romain compte réellement ! La ville s'était ainsi, depuis le haut Moyen Âge, étendue dans le lit de la rivière, enveloppant le vieux pont et offrant ses flancs et ses rues aux inondations. Les légions romaines qui avaient bâti le pont avaient, elles, créé la première ville loin du Vidourle, sur les hauteurs qui surplombent aujourd'hui Sommières…

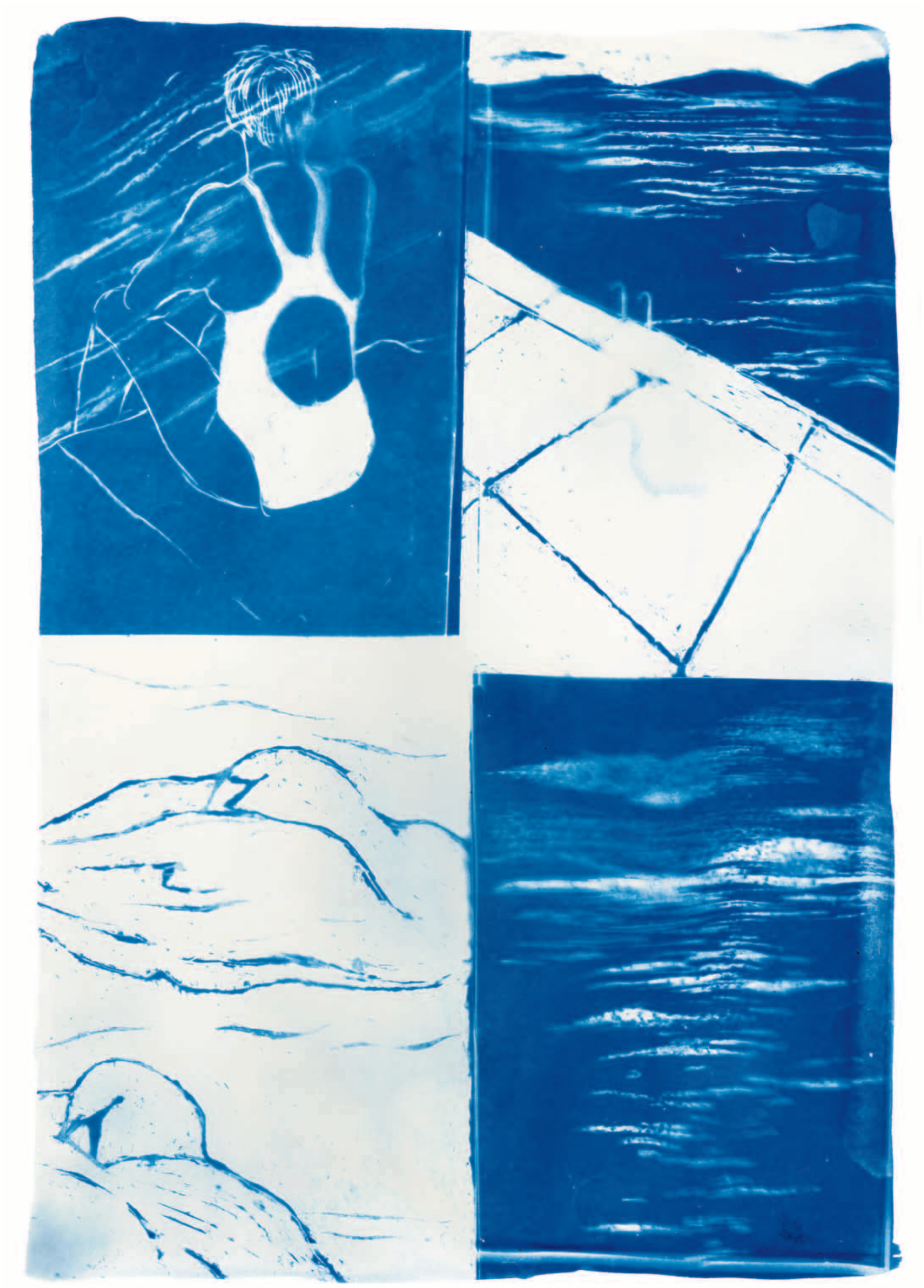
Les bouleversements du climat accentuent des phénomènes connus mais avec une récurrence et une violence inquiétantes. Notre rapport à l'eau change et va devoir s'adapter. Entre redécouverte des vertus de la baignade, nécessité d'économiser l'eau et donc de la considérer, à nouveau, comme une ressource rare, comment les villes et leurs habitants vont-ils disposer de cette richesse ? Comment l'espace public va-t-il mettre en œuvre cet élément essentiel à son rafraîchissement ? Comment trouver du plaisir avec cet élément qui parfois disparaîtra pour réapparaître avec brutalité ?

Nous allons dorénavant être amenés à vivre avec quelques paradoxes et, pour la question de l'eau, avec la pratique d'une eau-plaisir (le soleil et le bain) et la cohabitation avec une eau-menace (la pluie et les inondations), qui vont joyeusement alterner avec une fréquence encore mal connue. La ville et ses espaces publics vont faire face à des dérèglements avec lesquels ils devront composer. Il est illusoire de penser gommer d'aussi puissants phénomènes par la seule réponse technique. Nous devrons reconsidérer la façon de s'installer dans le territoire, repenser la gestion de l'eau et des cours d'eau et, certainement avec beaucoup d'humilité, revisiter la façon dont les hommes ont au cours de l'histoire su s'adapter et négocier avec la nature et ses forces, ici ou ailleurs. Nous avons fait disparaître l'eau des paysages urbains, parfois au profit de la voiture, souvent pour se débarrasser de la nature et repousser hors des villes la question du vivant. Les ruisseaux, les rus, les rivières ont été enfouis dans l'épaisseur des sols qui se sont asséchés et stérilisés, coupant des quartiers entiers de leur socle, les soulevant dans une artificialité dramatique. Les villes doivent s'enraciner à nouveau pour proposer à leurs habitants des espaces publics plus frais et plus fertiles.

Et le plaisir, dans toute cette avalanche de mauvaises nouvelles et d'inquiétudes ? L'eau nous est indispensable, elle l'est pour notre métabolisme mais aussi pour notre bien-être, pour la joie que procure cet élément lorsque nous y plongeons notre corps, lorsque la chaleur excessive de l'été brûle notre épiderme et que l'onde rafraîchit et réconforte. Il y a quelque chose d'archaïque, de fondamental et d'éternel à trouver du plaisir au contact de l'eau. Alors si elle venait à manquer, si sa rareté nous amenait à revoir notre façon de la fréquenter, que serait la vie des villes et de leurs citoyens ? Restons optimistes et regardons avec un peu plus d'attention ceux qui, bien avant nous, ont été privés d'eau par la rudesse du climat. Les pays du Maghreb depuis très longtemps ont su faire avec peu, développant un savoir-faire, une inventivité et un rapport maîtrisé et frugal à ce bien précieux. Les jardins andalous sont les héritiers de ce savoir-faire et l'eau y était utilisée avec parcimonie et délicatesse. Les villes méditerranéennes ont su ainsi depuis longtemps s'adapter à des conditions parfois arides et l'eau y est toujours présente mais mise en œuvre délicatement. Il est question de l'entendre, de la toucher et de la boire sans excès, juste pour ce sentiment de fraîcheur…

Transposés dans une Europe plus continentale mais qui va tendre vers un climat plus méditerranéen, ces modèles nous intéressent. L'eau dans la ville sera protégée du soleil par des arbres et des jardins, sa musique s'invitera dans les rues et les places, et les villes traversées par une rivière ou bordées par un lac se féliciteront de détenir ce patrimoine.

Faire avec, plutôt que contre, nous n'avons pas le choix, mais nous pouvons redoubler d'inventivité et d'intelligence pour que l'eau demeure cet élément de plaisir et, surtout, pour qu'elle soit encore présente, au bon moment, en ville et dans les campagnes, pour continuer à s'écrier : « Que d'eau ! Que d'eau ! »



ULISES LOZANO

Ulises Lozano, étudiant de 1re année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous présente une magnifique planche contemporaine qui témoigne de l'ambiance feutrée et poétique en hiver aux Bains des Pâquis. L'œuvre a été réalisée en cyanotype, un procédé photographique monochrome bleu qui a permis à l'auteur de jouer avec la transparence et d'accepter une part de surprise au moment de sa révélation.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

Pincemi et Pincemoi prennent le large

La Terre parcourt une petite trentaine de kilomètres à la seconde. Pourquoi en remettre ? L'immobilité est la vitesse indépassable. Restez à la maison. L'eau sait où vous trouver. Elle n'entre pas, elle rentre. Elle est partout chez elle. Les étoiles de mer sont carnivores : de quoi refroidir un poète. Les pierres, à l'ombre maternelle des volcans, ont appris à nager.

JEAN-LUC BABEL

On la traite de folle, l'herbe qui lève entre les dalles et les briques, s'entête entre les traverses où les trains ne passent plus, quand les rails s'évaporent en rouille de perlimpinpin et que les chiens sans collier éternuent trois fois de suite à la sympathie, étant de tous les terrains vagues, de toutes les gamelles, de tous les ossuaires.

Comme je l'envie, l'Agitée à la moue de bible à fermoir : elle voit le mal partout ! Sur le chemin du ciel, rien ni personne ne trouve grâce à ses yeux candides. Ça lui maintient le fer au chaud, pimente le minestrone, met du chardon dans la pâquerette, du grêlon dans le pastel, chamboule le bigoudi, lui tétanise le grand huit.

La chèvre trouve-t-elle un briquet, elle court lui faire une place dans son mont-de-piété, où tout brille, jusqu'aux perles de la rosée qui trempe le bas de ses robes.

Elle est bergère des bruits et des feuilles, elle accroche les grelots, elle manie le peigne, elle veille à la bonne ordonnance des haies. Sa porte geint, il faudrait l'huiler en la soulevant de ses gonds et la vieille n'a que deux bras.

Les chemineaux la font boire à leur bouteille et se moquent. Elle tangue et zigzague. Elle donne le coup de pied du gondolier contre les murs, rebondit, garde le cap, s'éloigne sans une plainte.

Pleurez-lui une rivière, elle la traversera à pied sec.

Je lui suis redevable, à la demeurée. Sans elle j'aurais cru à un soleil neuf chaque matin et je n'aurais jamais soupçonné que la grosse tomate, bonne fille, cache dans sa famille une criminelle : la belladone.

Le temps a passé.

On ne dira pas ici que je me suis bonifié comme un vin de garde, on constatera seulement que le crocodile, avec les années, a ramolli ses écailles. Ne reste pour tout squelette qu'un youpala. Et trotte le bonhomme !

À la ressemblance des feuilles mortes, mes dents sont tombées toutes seules, sans bruit, discrètes. Quelques rares crocs me restent fidèles ; ayant dès leur plus jeune âge jugé indigne d'eux le trou de souris, ils m'auront suivi jusqu'au mausolée.

Un soir d'automne pareil aux milliers d'autres qui l'ont précédé, la brume me fera le lit en portefeuille.

L'enterrement ?

Des plus simples. Pas un mot. Un roc.

Nom, prénom, dates. Sinon rien. Pas d'initiales provoquant des joutes blagueuses dans les premiers rangs. Le cercueil sera de la couleur lisse et tiède des arbres, là où le bétail frotte le cou. Le cortège ne reculera pas devant une pluie.

La pluie fait tinter plus de talons aiguilles que n'en a dans ses placards la femme du dictateur.

La pluie froisse plus de soie qu'un porc-épic et bruisse mieux qu'un carré de hallebardiers.

Prévoir, mais bien après, quand plus personne ne viendra m'arroser, un lierre. L'étreinte prometteuse du soupirant qui grimpe à la verticale du balcon de sa belle n'égalera jamais celle du lierre et de la ruine, ces siamois.

*

Le jour de mes 7 ans, le Croquemitaine qui m'avait adopté me mit en garde. Finis les beaux regards francs interrogateurs. Désormais j'étais seul, censé comprendre à demi-mot. Il me déconseilla de jouer un rôle comme, au berceau déjà, un premier tic l'avait laissé craindre.

Ces jeux ne sont plus de mon âge. Il me somme de dire ce que je veux faire plus grand. Silence.

– Sois toi-même, dit-il, rien d'autre. La nuance m'échappe.

Qui parle de jouer ?

Je sors. La rue n'est plus la même. Ma gorge est une boule. Au passage, mon épée de bois tape les barreaux des fenêtres basses et les fait chanter.

Chacun doit tenir son rang, sa note. Mes progrès sont lents.

Face au ciel je ne décolle pas. Je compense par les rêves, que je me vante de prolonger à volonté. Mais le somnambule ne fait plus confiance au vertige. Il met les bras devant. Parlez d'une vie !

Le soleil se traîne comme une tortue, il flamboie comme un ara, tous animaux de compagnie neurasthéniques et peu aimables qui survivent à leur maître. L'abeille en sentinelle avancée est allée le dire à la ruche.

Si l'abeille ne se préoccupe pas de ma tartine, tout sera à refaire.

*

Le bonheur, il lui faut peu. Suffit d'être au monde et, belle et gratifiante démarche, d'y voir clair.

Tout constructeur dans l'âme a commencé par ôter les ailes aux mouches, par casser le réveille-matin de la garde-barrière et la poupée creuse de la petite sœur pour les rendre lisibles.

Quand l'amour du savoir et la soif d'horizon tourmentent l'enfant, il s'intéresse davantage à l'invention du *Titanic* qu'au roman-photo d'un naufrage corps et biens.

Détestable littérature ! On a toujours brodé : iceberg sensible aux proportions ; âge du captain ; clandestins squattant les chaloupes première classe ; rats fuyant sur la pointe des pattes (l'orchestre débite un pieux cantique).

Seule l'image rêvée marquera à jamais les rétines. Enrichissez-vous.

« Le navire bombait le torse et portait l'ancre comme une fleur à la boutonnière. »

Par-delà le passage du Nord-Ouest

Carnet de bord de l'expédition – 6e épisode : juillet - septembre 2023

Le 15 septembre, bien avant l'apparition des premiers rayons du soleil, le voilier *Que Sera* jette l'ancre à Nome, une petite ville à l'ouest de l'Alaska. Cette arrivée marque officiellement la fin de la traversée du passage du Nord-Ouest par Pacifique.

Parti de Qeqertarsuaq au Groenland le 18 juillet dernier, Pacifique a parcouru plus de 4000 milles nautiques, soit environ 7400 km, à travers les glaces, les détroits sinueux et les bras de mer tortueux de l'Arctique. Malgré la pluie, le brouillard et souvent le « vent dans le nez », les deux équipages ont brillamment mené *Que Sera* à bon port. Deux mois d'aventure pour traverser l'un des passages maritimes les plus sauvages et célèbres au monde.

À bord, le programme scientifique « Arctic Change », qui est au centre de cette expédition, a continué grâce à deux étudiants de l'Université de Genève. Maria et Paul se sont relayés sur les deux mois de navigation pour assurer les mesures des gaz à effet de serre.

Une autre initiative a marqué cette année : l'accueil du projet « Beyond Her Horizons ». Une expédition entièrement féminine visant à retracer et mettre en lumière les histoires des femmes inuites et canadiennes dans l'exploration de l'Arctique.

Que Sera fait partie des seize voiliers qui ont franchi, cette année, le passage du Nord-Ouest et bravé les aléas climatiques du Grand Nord. Étonnamment, l'équipage a rencontré relativement peu de glace après le détroit de Lancaster. Ces conditions trahissent les profonds changements qui s'opèrent aux pôles. Elles soulignent l'importance de mieux comprendre les évolutions de ces régions extraordinaires mais particulièrement vulnérables au réchauffement climatique.

Cédric Legendre

Photographie Léa Dillard, marin Pacifique

L'élégance de la glace

LÉA DILLARD

J'ai pris cette photo afin de capter les émotions qui m'ont nourrie pendant ce voyage. Le cadre n'a finalement que peu d'importance, au vu de l'ambiance que je voulais saisir. Ce qui m'a marquée dans cette expédition, c'est la communion qui s'est élaborée entre la « glace » et moi.

Dans un contexte où la mer semble laisser place à la glace, une ambiance douce et silencieuse s'installe. La mer devient un miroir où tout paraît paisible et où les repères se diluent. Un autre monde naît.

Les limites n'ont plus de résonances, le ciel se fond dans la mer et donne une élégance sans pareille à la glace. Elle prend forme et développe une beauté à multiples facettes sous la puissance des lumières et les différents angles de vue. On développe alors un nouveau regard, tant les perceptions diffèrent. L'accroche de la lumière met en valeur un esthétisme qui va de la pure géométrie à des amas pêle-mêle : textures, tons, couleurs. L'aspect de la glace établit un spectacle permanent. C'est là que le brouillard vient se mêler à l'histoire. Il amène l'effet de surprise et la vigilance. Toute apparition dans les brumes aiguise le regard et rend davantage attentif à l'environnement.

Parfois, j'ai cherché à avoir une meilleure compréhension de mon entourage mais très vite je me suis laissée porter et apprivoiser. Le jeu de matière (transparence/opacité/rugosité…) te positionne en tant que spectateur et t'amène dans une forme de contemplation sans fin, captivée par le charme des ambiances du Nord.

C'est dans ce monde fascinant qu'en tant que marin tu dois slalomer, trouver ton chemin, mais surtout savoir attendre et ne pas hésiter quand il faut y aller.

Une scientifique polaire à bord

NOÉMIE PLANAT*

Deux heures du matin : la VHF crachote en russe ; nuit noire et lumière rouge des frontales ; 50 cm de clapot, cap au 270 W. Un moment hors du temps. Je jette un coup d'œil sur la carte : « dernier point dans 3 minutes ». On s'arrête, la sonde descend, remonte, on range le treuil, la sonde, je sauvegarde les données et je m'écroule de fatigue, après quatre heures d'échantillonnage. Je réalise alors qu'on vient de faire le dernier point de mesure d'une aventure dont les préparatifs remontent à décembre 2021… !

J'étais à bord du *Que Sera* pour documenter les courants le long du plateau continental de la mer de Beaufort et découvrir leur rôle dans les transferts de chaleur vers la gyre de Beaufort. En d'autres mots, comprendre comment la chaleur pénètre de l'océan Pacifique vers l'Arctique par le détroit de Béring, pour mieux étudier les impacts possibles sur la glace. Pour cela, on définit plusieurs « sections » perpendiculaires à la côte. On mesure la température et la salinité dans la verticale jusqu'à 160 mètres de profondeur à intervalles réguliers, pour ensuite analyser la structure de l'océan proche de la côte. J'utilisais pour ces relevés une « CTD », qui indique la conductivité (pour connaître la salinité), la température et la profondeur. Ce qui représente au total 35 repères, répartis sur quatre sections. Un sacré travail accompli, merci Antoine, Julien, Megan et Alexis ! Et maintenant, de retour à l'Université McGill à Montréal, je vais analyser toutes ces données.

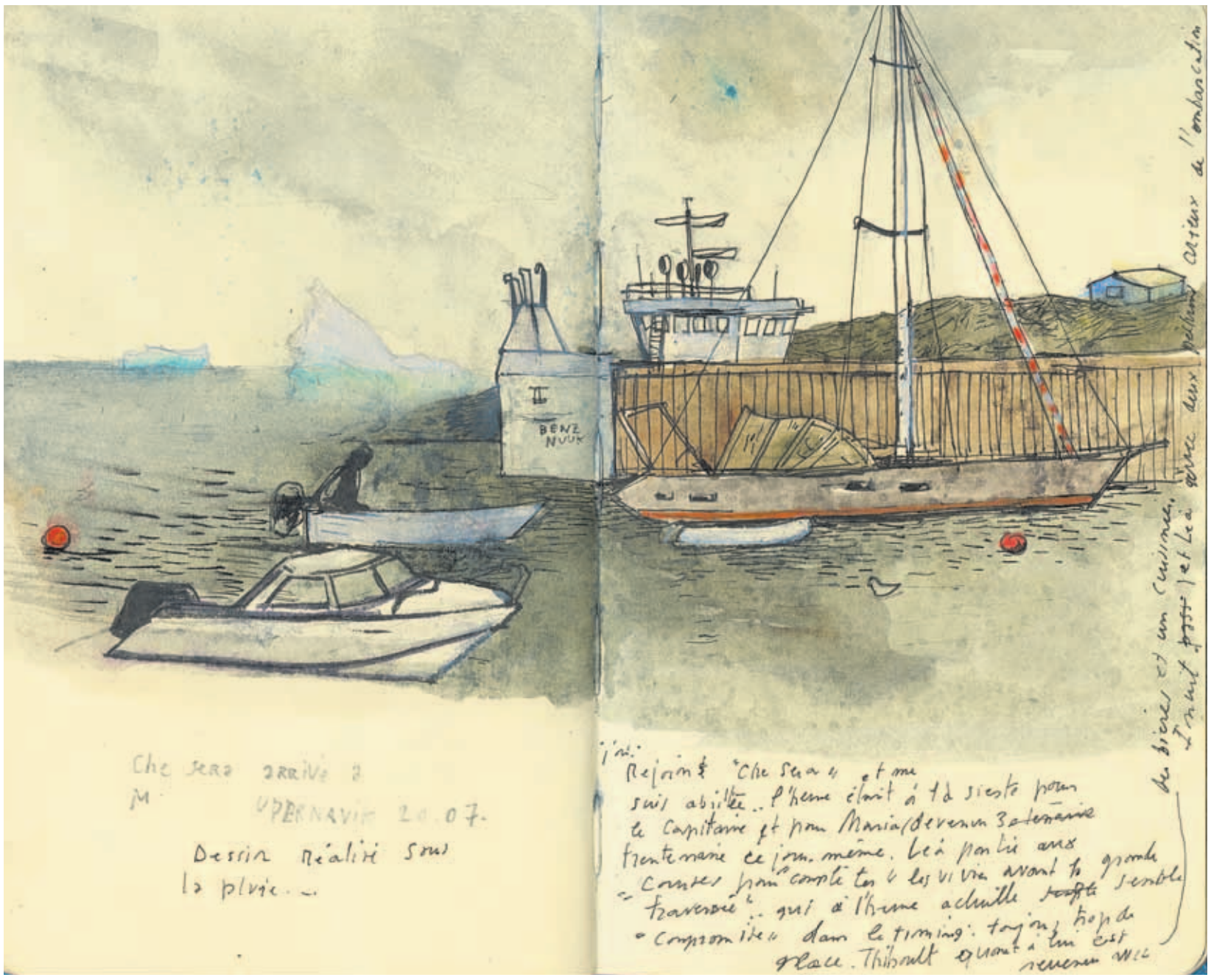
Cette première expédition pour moi dans le Nord canadien était aussi ma première expédition scientifique à la voile. Les rencontres humaines que nous avons faites à chaque étape, la découverte de Inuvik, Tuktoyaktuk et Nome, l'expérience menée par « Beyond Her Horizons », mais aussi le fait de naviguer, d'échantillonner, de discuter et d'adapter nos plans de mesure à la météo, aux contraintes du bateau et de l'équipage m'ont permis de questionner les équilibres actuels et ceux qui se construisent dans le monde de la recherche « Arctique ». Pour qui et avec qui, comment, avec quels instruments, quels bateaux, à quelle échelle, avec quelles implications et interactions locales ? Dans le contexte du changement climatique, quelles sont les questions scientifiques les plus importantes pour les populations locales, pour la compréhension globale du climat ? Comment mon doctorat sur les transferts de chaleur vers la glace s'inscrit-il dans ces problématiques ? Les réponses à ces questions sont plurielles, amenées à évoluer, à être réfléchies à plusieurs et partagées…

J'ai laissé l'équipage et *Que Sera* à Nome, avec un petit pincement au cœur, mais forte de belles découvertes – humaines, scientifiques, marines. Merci à tous ceux qui ont été impliqués dans l'aventure, à bord, en amont, et dans le futur. Ça en fait du monde !

* PhD Université McGill, « Beyond Her Horizons »

Le rôle des femmes dans l'exploration de l'Arctique

JESSICA HOUSTON*



DESSINS KATHARINA KREIL

Le projet « Beyond Her Horizons » a pour but de mettre en valeur les histoires non racontées de l'implication des femmes autochtones et non autochtones dans l'exploration de l'Arctique. Il rassemble Okalik Eegeesiak, ancienne présidente du Conseil circumpolaire inuit, Noémie Planat, scientifique polaire, et l'artiste Jessica Houston.

Avant que Noémie monte à bord de *Que Sera* pour des mesures scientifiques en mer de Beaufort *(lire page ci-contre)*, Okalik et moi-même avons rendu visite à des femmes dans des hameaux du Nunavut. Nous avons écouté les histoires liées à la connaissance qu'ont les femmes inuites de leur terre, des animaux, du qulliq, de la couture. Elle nous ont parlé de leur contribution au succès de leur communauté et du contact avec les premiers explorateurs.

Nous avons rencontré des femmes telles que Miriam Aglukkaq, à Gjoa Haven, qui nous a montré ses aiguilles faites à la main à partir d'os de caribou. Cette octogénaire se souvient avoir voyagé en bateau d'une communauté à l'autre. Elle est une gardienne du savoir, une historienne orale, mais elle a également écrit et enregistré des histoires qui lui ont été racontées par d'autres anciens qui sont décédés depuis. Nous avons rencontré des jeunes et des anciens autour d'un banock et d'un mattaaq.

« L'aînée, Martha Tikivik, se souvient que son père et son grand-père possédaient un voilier et qu'ils se rendaient dans diverses communautés pour apprendre aux autres Inuits à naviguer », relève Okalik Eegeesiak. Ses récits résonnent et me relient spirituellement à mes racines et à ce que je considère comme l'objectif de "Beyond Her Horizons". Je suis Inuk. Indigène.»

Alors que nous naviguions dans le passage du Nord-Ouest, nous avons rendu hommage à des femmes telles que Tookoolito (connue sous le nom de Hannah), qui était l'interprète et le guide du capitaine Hall ; Siursarnaq, qui cousait des vêtements pour le capitaine Comer ; et l'arrière-petite-fille de Siursarnaq, Bernadette Dean, une historienne inuite.

Nous avons hissé notre drapeau « H » en l'honneur d'Hannah et de tant d'autres femmes impliquées dans l'exploration de l'Arctique, telles que Sunniva Sorby, qui a cofondé *Hearts in the Ice* pour sensibiliser au changement climatique après avoir hiverné pendant 18 mois dans l'Arctique avec Hilde Fålun Strøm et Julianne Yip, anthropologue socioculturelle, dont le travail se concentre sur les mondes plus qu'humains de la glace de mer arctique.

Une exposition sera présentée en utilisant les matériaux collectés pendant la traversée du passage du Nord-Ouest. La vidéo et l'audio du voyage mettront en avant les histoires de ces femmes, du ciel, de l'océan et de leur lieu de rencontre – l'horizon. Le son sublimera les paysages, offrant aux spectateurs des points d'accès aux expériences vécues par les habitants de l'Arctique. Réimaginer les récits d'exploration de ces régions, c'est modifier notre relation à ces espaces complexes, dynamiques, mais si fragiles.

*Artiste, « Beyond Her Horizons »

Regard vers 2024

Fort de son expérience polaire, Pacifique entend continuer son expédition débutée en Arctique en 2020 pour une nouvelle saison. Le programme « Arctic Change » mené avec l'Université de Genève, visant à mesurer les gaz à effet de serre dans l'atmosphère et les eaux de surface, est au cœur des préoccupations climatiques contemporaines.

Une année aussi de réjouissances avec le grand retour de *Fleur de Passion*. Notre voilier porte-étendard revient sillonner les mers du monde avec un esprit toujours plus « Pacifique ». Le programme socio-éducatif « Jeunes en mer » a d'ores et déjà repris à bord.

Rendez-vous sur notre site internet afin de soutenir les activités menées sur nos voiliers :

www.pacifique.ch

Le petit Poucet

JEAN FIRMANN

Savez-vous ce que le petit pou sait ? Savez-vous ce que sait le petit pou ? Le petit pou sait et il n'est pas le seul. Les petits pous savent aussi ce que sait le petit pou.

Mais que sait donc le petit pou et que les petits pous savent aussi parfaitement ?

Le petit pou sait s'avancer sur le bord de la terre pour aller chercher les légers blancs cailloux que l'on met dans la souple poche en peau avec un lacet de cuir au chapeau pour retrouver la route du perdu.

Le petit pou sait qu'il est éperdument là, dans la forêt perdue, et que, des arbres, tombent de la mémoire et des cheveux encore tièdes.

Le petit pou sait que les époux sots, ceux que la nature épouvante, au su de tous ont tyrannisé la bonne terre, en plein air.

Le petit pou sait que les époux niais ont saccagé le spongieux marécage.

Le petit pou sait que les époux niais boivent du sang la nuit pour drisser partout les verges d'or et faire gicler le gras profit.

Le petit pou sait et tous les petits pous savent que le ciel a un gros trou par lequel les ultraviolets bombardent jusqu'au cœur les plus ardentes manivelles et l'hippocampe sourd du violon.

Le petit pou sait que l'homme marche les pieds dégueulasses dans le ciel qui est l'océan et la table des oiseaux.

Le petit pou sait et les petits pous savent qu'on vend en technicolor et en panavision la mort des papillons.

Le petit pou a vu et tous les petits pous ont vu le baobab disparaître et l'éléphant nu se fondre comme des baleines dans la forêt du grand piano.

Le petit pou sait comme France Gall que le désert avance et tous les petits pous le voient remonter, le long de leurs autos, mobiles, enflammé vers le nord, un peu plus chaque été.

Le petit pou sait que l'eau n'a plus cours, enfermée avec les harpes, dans les sas de béton et les cotations en bourse.

Les petits pous savent ce que boit la mer et quelle bile elle vomit la nuit sur les marches de la terre. Bombes perdues au fond de l'eau, tonneaux obscènes entrouverts.

Le petit pou sait que l'homme a peur et qu'il le fait crier, mugir, deux fois l'an sur tous les toits par les sirènes d'acier noir.

Le petit pou sait que l'homme a placé des pièges de feu qui quadrillent la plaine, le fleuve, les collines et jusqu'aux égarées montagnes.

Sirènes, sirènes, sirènes, c'est la fête à Nucléon. Sirènes, sirènes,sirènes, c'est la noce à Pluton.

Le petit pou voit bien que l'ordinateur restera tétraplégique et systémateux, lui qui rationnalise l'aigreur et la médiocrité humaine.

Le petit pou se demande s'il faut encore aimer l'hiver.

Le petit pou sait une réponse.

Mille réponses poussent dans l'immense pré de réponses et le petit Poucet sème des cailloux de tous les torrents en s'écriant dans la criée des hirondelles :

Fais pas l'autruche, mange des cailloux, petit pou tout tapi tout à petit petit.

Fais pas l'autruche, mange des cailloux, petit pou à tout pointu petit tipi.

Fais pas l'autruche, mange des cailloux.

Bisous, bisous, petit pou doux, bisous, bisous.

La fauchante. Photographie Jean Firmann

Glacier du Rhône, levez-vous !

Le grand glacier du Rhône est en sursis. Depuis qu'il a subi un coup de chaud cet été, le glacier est soupçonné de vouloir disparaître, causant ainsi de gros dégâts économiques dans les Alpes. Appréhendé par une patrouille de la police valaisanne au petit matin, il se présente à la barre sans menottes, dans la plus grande des salles d'audience du Tribunal cantonal de Sion.

FLORENCIO ARTIGOT

Gravure à l'eau-forte gouachée de Jean-Antoine Linck (1800). Archives départementales de la Haute-Savoie, Fonds Payot

Le président du tribunal, le magistrat Jean-Luc Ichbinlaloi, reste droit dans ses bottes. Son rêve, depuis le début de sa carrière judiciaire, est de diriger un procès exemplaire. Celui du glacier du Rhône est une occasion inédite. Pour lui, le grand jour est arrivé. Il en a conscience. Tout le monde est prêt. Rideau !

Le président Ichbinlaloi, solennel, en toisant le glacier du Rhône juste au-dessus de sa moraine frontale : Glacier du Rhône. Rhonegletscher ou Rottengletscher en allemand. Domicile : les Alpes. Taille : 8 kilomètres de long. Grand glacier du Rhône, levez-vous ! Vous avez la parole.

Le glacier du Rhône, encore groggy de sa dernière fonte estivale, reste tout d'abord silencieux, puis brusquement, faisant craquer ses séracs latéraux, soupire, la langue un peu pâteuse du trop-plein de moraine : Je vous en prie, laissez tomber l'adjectif « grand ». Appelez-moi juste « glacier du Rhône », ou ce qu'il en reste… *Le glacier reprend son souffle :* Oui Monsieur le président, j'ai été cueilli à l'aube par la police valaisanne. Mais que fait la patrouille des glaciers ?

Ichbinlaloi, avec un ton narquois : Arrêtez votre cirque glaciaire. Ce n'est pas en vous plaignant et en nous exhibant vos crevasses béantes que vous allez gagner la sympathie du public. Vous êtes cuit.

Le glacier du Rhône : Je dirai même plus : je suis en ébullition. Encore quelques coups de chaud et pffffuuuuiiiit, adieux veaux, vaches, cochons, pistes de ski et glaciers alpins. Ce n'est qu'une question de temps.

Ichbinlaloi : Qui vous fait dire ça ?

Le glacier du Rhône : Sur les hauteurs de Zermatt, on refait le portrait de mon cousin le glacier du Théodule brutalement à coups de pelleteuses Caterpillar. On tronçonne la partie basse du glacier afin d'affiner les courbes d'une nouvelle piste de ski dessinée tout spécialement pour la Coupe du monde en novembre. Ses flancs, pourtant protégés, sont rabotés tous les jours. Un comble.

Ichbinlaloi, le timbre de la voix suspicieux : Vous voulez dire que vous n'êtes pas responsable de votre disparition ? Que celle-ci serait d'origine humaine ?

Le glacier du Rhône : Je ne sais pas pour les humains. Je n'ai pas la science infuse. En revanche, l'urgence climatique n'est pas la priorité des organisateurs de la descente de ski de la Gran Becca de Zermatt, berceau de mon névé le plus ancien. Cette course doit surtout servir de vitrine à une nouvelle télécabine que les couillons en mal de montagne utilisent pour se faire photographier à côté d'un glacier fondant. J'ai lu dans la *Tribune de Genève* une information épatante. Pour la modique somme de 240 francs l'aller-retour, le « Matterhorn Alpine Crossing », dont la cabine est décorée de milliers de cristaux Swarovski, offre aux plus fortunés une ascension mécanique avec visite au sommet en talons aiguilles, coupe de champagne offerte. Belle mise en scène tragique non ?

Ichbinlaloi : Un géologue assermenté a expliqué à la police que vous étiez responsable de la dernière glaciation qui a couvert presque tout le plateau, il y a 20 000 ans.

Le glacier du Rhône : Oui j'avoue. Cette période-là, je couvrais même la cuvette genevoise jusqu'à la montagne du Vuache. La Rade de Genève, un simple lac supra-glaciaire, était couverte d'une couche de glace de 700 mètres.

Ichbinlaloi : Vous en aviez une couche ! Si je calcule bien, ça fait cinq fois la hauteur du jet d'eau ?

Le glacier du Rhône : Exactement. Et j'ai fait pire… Il y a 120 000 ans, pendant la croissance que vos paléo-climatologues appellent la glaciation de Riss, je me suis étalé jusqu'à Lyon où j'ai laissé des traces de ma moraine frontale. En fondant une première fois à l'époque, j'ai créé un énorme lac de rétention que vous appelez aujourd'hui la Dombes. Cette région naturelle est constituée d'un plateau d'origine morainique parsemé d'étangs. J'étais tellement imposant à cette époque que j'ai même déplacé d'énormes blocs de granit – que vous appelez erratiques – sur les jeunes prairies du Salève, à plus de 1379 mètres d'altitude. C'est vous dire ma forme lors de mon adolescence. Là oui, vous pouvez parler du grand glacier du Rhône.

Ichbinlaloi, un peu las : J'imagine que vous êtes fier de cette période de glaciation. Aviez-vous des acolytes ?

Le glacier du Rhône : Oui monsieur le président, je n'étais pas seul. Mon cousin du grand plateau sibérien a poussé la calotte très loin. Une grande partie du Dniepr, qui traverse l'Ukraine, suit exactement la moraine de mon cousin germain sibérien qui s'est retiré dans les vastes plaines au-delà de l'Oural, il y a 100 000 ans.

La salle d'audience reste silencieuse. Pas de doute, le passé glorieux de ce glacier millénaire impressionne.

Le glacier du Rhône prend son temps. Surpris par un frissonnement, il laisse échapper un peu d'eau de fonte au travers de sa moraine frontale. Puis il reprend, une goutte de rimaye coule de ses yeux : Il n'y a plus d'espoir. J'ai bien vécu pendant des milliers d'années. J'ai dessiné la plupart des lits des fleuves d'Europe en me retirant. Je peux partir tranquille en passant le témoin aux toundras, aux steppes et finalement aux déserts. Je tire ma révérence.

Ichbinlaloi : Vous me semblez bien pessimiste.

Le glacier du Rhône : Je suis simplement réaliste. En 2022, les glaciers alpins ont fondu comme jamais auparavant. Le record de fonte des glaces en Suisse a été pulvérisé cette année. J'ai perdu 6% de mon poids. Un phénomène qui risque de s'accélérer.

Ichbinlaloi : Vos propos sont glaçants. Est-ce du délire ou de la science ? Vous cherchez à nous faire peur ?

Le glacier du Rhône : Matthias Huss, le directeur du Réseau suisse des relevés glaciologiques (Glamos), est clair comme de l'eau de fonte. Il a dit qu'il n'était pas possible de ralentir le retrait des glaciers à court terme. Son analyse fait référence dans la communauté scientifique. Vos bâches blanches pour me protéger du soleil d'été sont aussi utiles que des cataplasmes sur une jambe en bois. Sans changement de comportement de votre part, nous aurons quasiment disparu des Alpes à la fin du siècle.

Ichbinlaloi, le ton de sa voix plein d'espoir : Vous avez donc encore un siècle pour vous ressaisir et reprendre ainsi un peu de poids…

Le glacier du Rhône : Pas de doute, mon sort est scellé. Ce printemps, l'épaisseur de la neige dans les Alpes n'a jamais été aussi faible. Pire. Les poussières volatiles du sable du Sahara sont venues maculer mes robes blanches. Le névé qui nourrit ma langue ressemblait à une soupe tiède grisâtre, bien loin de la neige dure d'antan. En me privant de la couche de neige protectrice dès le début de l'été, j'ai absorbé davantage de chaleur. J'ai donc fondu beaucoup plus vite.

Le public de la salle s'exaspère. Il crie à la victimisation. On siffle de partout, la salle commence à chauffer. Le président Ichbinlaloi tape frénétiquement avec son marteau en bois. Le silence revient.

Le glacier du Rhône : Mon épiderme profond de glace a été soumis à une vague de chaleur estivale sans précédent. Mon bouclier protecteur habituel a disparu. Résultat : à la fin de l'été, une langue de terre boueuse de 2800 mètres est apparue. Entre le glacier de Tsanfleuron et celui du Scex Rouge. C'est la première fois que cela arrive depuis l'époque romaine. Je suis à nu.

Ichbinlaloi, un brin gêné : Allons, allons… ressaisissez-vous !

Le glacier du Rhône, les séracs hérissés de joie : Comme l'a écrit Miguel de Cervantès : « Nu, je suis venu au monde, et nu je le quitterai. » Un peu de glace dans votre piscine de champagne ?

Au fil du Rhône

La photographe Yohanne Lamoulère piste la marge et ses vies fêlées. Elle a remonté le Rhône en péniche. Pour des portraits d'habitants ou passants de ses berges souvent invisibilisés. Humaniste et magnétique.

BERTRAND TAPPOLET

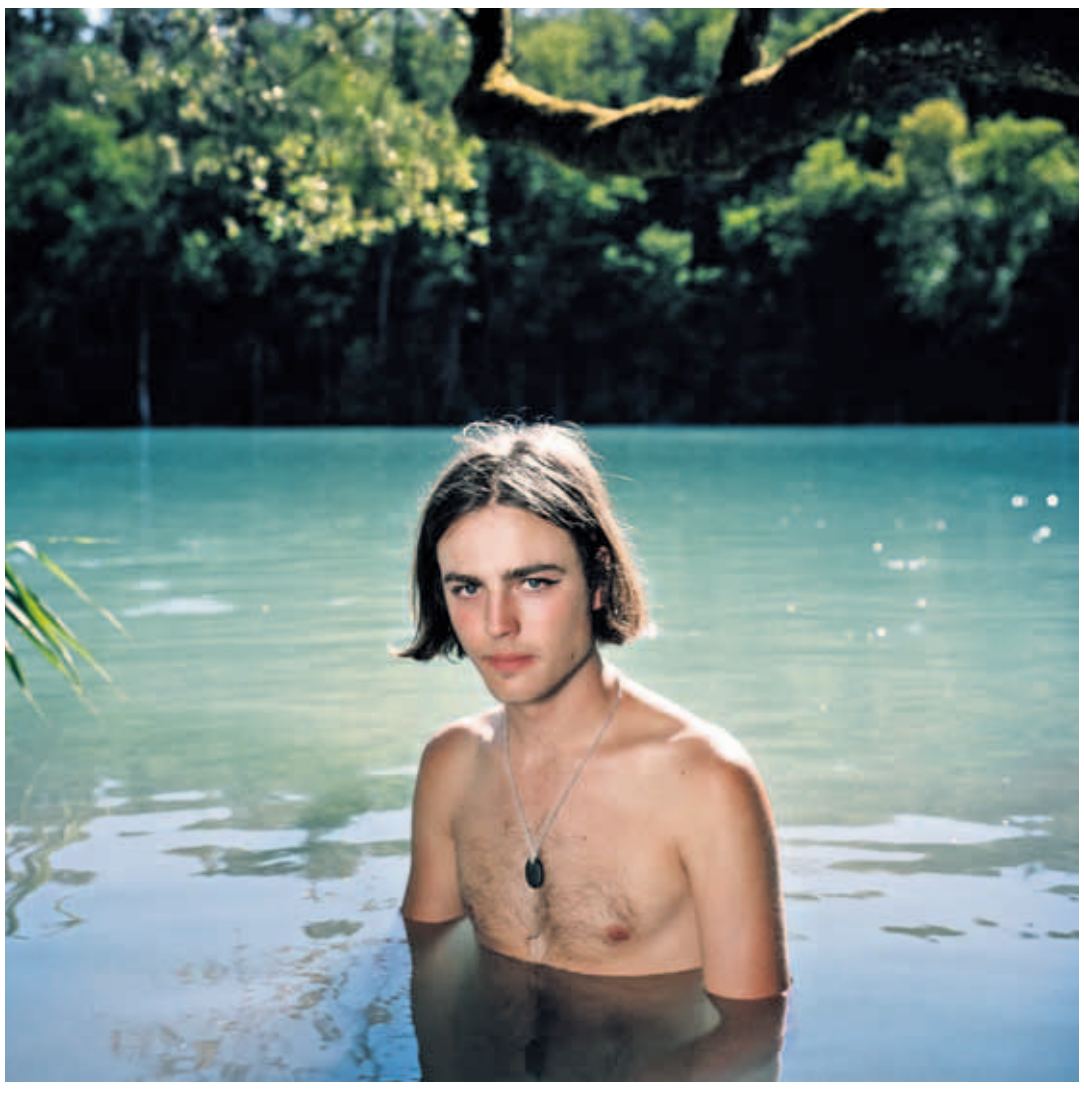
Sur la grève bordant le Théâtre de Vidy, son objectif croque la jeune Marlène coulée dans une robe vert mousse rehaussée d'encre marine rouge. L'adolescente s'active alors au sein d'un atelier théâtral. Sa pose est comme le reflet décalé de tableaux de maîtres du *Quattrocento* représentant Ève. L'institution du bord de l'eau n'a-t-elle pas fait de sa série *Les Enfants du fleuve* (2022) la signature visuelle de sa saison, lui consacrant aussi une exposition ?[1] Au gré de son parcours fluvial à contre-courant mené au rythme *slow trip* (6 km/h) de Camargue en Suisse, la femme d'images croise Léo, un sympathisant de Porteous, centre socio-culturel autogéré en chantier au bout de la presqu'île d'Aïre. Désireux de poser près de ce site, on le découvre immergé à mi-corps dans une composition édénique singulière et irréelle. À Genève, la découverte de rives animées bordant des mamies naïades glissant à fond de train au fil de l'onde vive avec force musiques, bibines, fumette, bronzette topless et teufs fut un « choc absolu ». Il traduit « une communion avec le fleuve mêlant les classes sociales dans une grande douceur » pour Yohanne Lamoulère.

Jusqu'alors le fleuve lui était apparu comme un lieu essentiellement passant, austère, inhospitalier, quasi invisibilisé. Et tout hérissé de digues et écluses si ce n'est flanqué de centrales nucléaires consommant 20 à 30% des ressources en eau. En chemin, elle tombe ainsi sur la centrale de Cruas-Meysse (Ardèche) qui a allègrement pollué des eaux souterraines en mai 2018 avec du tritium (substance radioactive). Face à sa photo nimbée de « contre-jour et lumière angoissante » de l'une des tours de refroidissement affichant le gigantesque dessin d'une enfant nue jouant avec un coquillage à la plage, Yohanne Lamoulère s'indigne sur le fait qu'une filière nucléaire écocide puisse associer l'un de ses sites à pareille imagerie de l'innocence virginale.

Revenons à la source. *Les Enfants du fleuve* débute en 2020 sous le premier confinement par la découverte d'une île sauvage isolée située dans le delta du Rhône. Sans eau courante ni électricité, les nuits s'illuminent de lueurs fluorescentes façon *rave* d'apocalypse. De fait, le site est cerné par 200 usines du secteur pétrochimique du golfe de Fos entraînant dans leur sillage deux fois plus de cancers et de diabètes que la moyenne nationale. En découle la troublante série *L'Île* proche de l'univers hyperthéâtralisé du conte. Ses paysages archaïques sont scandés là par un coquillage que l'ex-compagnon de la photographe porte sur son bassin telle une vulve géante. Ici à travers une silhouette couleur pétrole. Elle évoque les médecins portant masques à bec, gants en cuir et longs manteaux pendant la pandémie de peste noire au XVIIe siècle.

Celle qui prend le bateau pour rejoindre sa mère « au bled » en Algérie choisit ensuite de construire avec d'autres une embarcation singulière à partir de matériaux de récupération. C'est ainsi qu'*Anita* voit le jour, petit navire issu de la rencontre un brin surréaliste entre caravane et péniche abandonnée. Son nom a été choisi en mémoire de la première femme océanographe française, pionnière de l'écologie et première photographe à témoigner du monde fermé des marins, Anita Conti. Aux yeux de Yohanne Lamoulère, le dessein initial est donc de remonter le fleuve, depuis la Méditerranée jusqu'au glacier du Rhône, parcourant ainsi un territoire long de quasi 812 kilomètres. Elle n'y parviendra pas entièrement par voie fluviale, la navigation étant interdite côté suisse notamment. Mais en enchaînant voiture et mobylette pour la fin de son parcours aux allures de longue fugue parfois douloureuse, son compagnon s'étant soudainement évaporé dans la nature. Sans laisser de traces. À l'image de 70 000 autres personnes par an en France. On le retrouve toutefois portant un drapeau noir et posté sur un arbre surnageant du lit du fleuve en Camargue. En entretien, la photographe ne cache d'ailleurs pas son intérêt pour l'anarchisme et les black blocks libertaires. « Cette série signe un travail sur la fragilité. Elle est marquée par le manque du corps collectif, celui des manifestations, se retrouver dans la rue à marcher avec des milliers de personnes. Lors des protestations contre la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-Landes et à Paris avec les Gilets jaunes est apparue la figure du cygne noir qui m'a inspirée pour cette photo. »

Des figures marquantes, à la fois étranges, accidentées et merveilleuses, se dessinent sur pellicule pour cette série commanditée en partie par la Bibliothèque nationale de France « pour réaliser un travail sur l'Hexagone post-covid ». Le Rhône, dont la pollution a été officiellement reconnue par l'État français, sans guère y changer, apparaît sous son objectif comme un fleuve à la fois fragile et domestiqué



PHOTOGRAPHIES YOHANNE LAMOULÈRE
Série *Les Enfants du fleuve*.
Avec l'aimable autorisation de l'artiste/Tendance Floue

par l'activité humaine, déserté, ambigu et fantasque. Lors de son voyage, elle rencontre des êtres aux histoires poignantes. Parmi eux, il y a Jean-Marc, amputé de sa jambe droite à la suite d'une tentative de suicide au gaz, sa maison ayant explosé. Cette rencontre a profondément touché Yohanne Lamoulère, qui attache une grande importance à établir un lien égal avec les personnes qu'elle photographie. Cadré par un panneau où est pendu l'hippocampe, symbole protecteur prompt à déjouer les forces négatives et une embrasure couperet tel le seuil d'une morgue, le survivant portant prothèse pose sur un ponton.

À Bourg-lès-Valence, dans la Drôme, il faut scruter le lointain du paysage pour découvrir trois personnages sur l'autre rive. L'image mesure « la *distance cruelle*. Une situation attire votre œil tout en sachant pertinemment que, si l'on s'en approche, elle s'évanouira », confie-t-elle. Sur la planche contact, cette image la ramène au travail du photojournaliste américain Paul Fusco captant l'hommage de tout un peuple depuis une fenêtre du convoi funéraire ferroviaire transportant la dépouille de J. F. Kennedy. Construite par le cinéma bien plus que par le 8e art, elle repère Mister Harold à la mise pendulant entre forain dandy et « clown un peu nihiliste ». Reposant sur un transat, l'homme semble tout droit sorti du cauchemar éveillé de la série *Twin Peaks* signée David Lynch. « Ce qui m'intéresse dans le rapport à l'Autre, c'est précisément la fêlure et l'accident. Bien davantage que la perfection et la beauté plastique classiques. Et ses regards d'êtres portraiturés qui traversent parfois l'âme. »

Installée à Marseille dans le quartier de L'Estaque en voie de gentrification et si bien filmé par le cinéaste engagé Robert Guédiguian (*Dernier été*, *Les Neiges du Kilimandjaro*… jusqu'à *La Pie voleuse* qui sortira en 2024), elle est membre du collectif de photographes Tendance Floue renommé pour ses réalisations au carrefour du documentaire et de l'artistique. Depuis 2009, elle déploie son regard empathique sur des êtres saisis dans leur dignité et beauté de quartiers populaires périphériques stigmatisés *(Faux-bourgs, Roms-Marseille ville entrouverte…)*. Parmi ses modèles, la new-yorkaise Diane Arbus épaulée de son Rolleiflex voulant bâtir à l'en croire « une sorte d'anthropologie contemporaine » par ses portraits pendulant entre le bizarre et l'ordinaire. « Je viens d'un milieu social où la photographie était peu présente et l'analyse de l'image quasi inexistante. Ce qui m'intéresse est la polysémie des images ouvertes à toute interprétation », souligne cette photographe sensible à l'altérité, et l'insularité, la douleur ou l'isolement. N'a-t-elle pas effectué son travail de fin d'études en mettant son objectif dans les pas de migrants (Maroc, Tunisie, Europe de l'Est, Amérique latine) venus servir de main-d'œuvre exploitée par des sous-CDD dans l'industrie agro-alimentaire française et espagnole cadrant leurs abris précaires?[2]

Côté Rhône, son voyage se mue en ode à la lenteur, au regard patient, à la réflexion profonde et à l'arpentage de territoires inexplorés, qu'ils soient géographiques, intimes, philosophiques ou métaphysiques. Il nous rappelle que, parfois, il est bienvenu de résister à la houle du quotidien pour découvrir la véritable essence d'un lieu, des gens, et de soi-même. On songe alors aux fulgurantes balises devinant le monde lancées par l'écrivaine Laura Vazquez, vivant aussi dans la cité phocéenne et que Yohanne Lamoulère a portraiturée : « Parfois le visage se regarde lui-même, / il se dresse sur lui-même, / sur les yeux» *(La Main dans la main)*.

[1] Exposition *Les Enfants du fleuve* à la Kantina du Théâtre de Vidy, jusqu'au 15 décembre 2023. Site de la photographe: yohannelamoulere.fr

[2] *La roue ou la noria des saisonniers agricoles*, Khiasma Sud, 2007.

À consommer avec modération

CAVES OUVERTES, C'EST SAMEDI !

De nombreux domaines vous accueillent tous les samedis dans leur cave pour un moment unique de partage.

Liste et horaires des caves sur www.geneveterroir.ch

SWISS WINE | SANS HÉSITER
GENÈVE

Suisse. Naturellement.

Sourire pour ne pas mourir

L'éclat de rire est la dernière ressource de la rage et du désespoir. Victor Hugo (1802-1885).

MICHEL-FÉLIX DE VIDAS

DESSIN MATTHIEU BERTHOD

Les représentations humaines préhistoriques ignorent le sourire. En fait, elles n'ont pas de bouche ! Sobriété volontaire ou symbolique ? Jusqu'à l'apparition d'une sculpture vieille de plus de vingt siècles avant notre ère représentant un haut dignitaire de la ville de Mari en Mésopotamie. Son visage affiche un sourire épanoui qui suscite une quiétude communicative, peut-être parce qu'il prie. Un sourire évanescent émerge à l'époque d'Akhenaton (XIVe siècle av. J.-C). La même pudeur se retrouve au XIIIe siècle avant notre ère, les portraits de Ramsès II ou de certains scribes laissent deviner un léger sourire plein de douceur. Plus tard, l'extravagance disparaît des portraits des souverains ; la retenue et la maîtrise de soi sont encore aujourd'hui la règle observée dans les portraits officiels. Il faut attendre le début du VIe siècle av. J.-C. pour que les sculptures soient ornées d'un « sourire primitif », il s'agit simplement d'apporter du bonheur aux spectateurs qui les observent.

À la fin du IVe siècle avant notre ère, les Grecs ont préféré suivre les conseils des stoïciens qui mettaient en garde contre le rire, considéré comme frein à l'acquisition de la sagesse. Pourtant c'est précisément dans ce pays que la physiognomonie est née : une méthode qui vise à faire le lien entre l'apparence et l'intimité. Comment l'expliquer ? Le docteur Marc-Gérald Choukroun, spécialiste en orthopédie dento-faciale, auteur d'une étude internationale sur le sourire, me répond : « Les stoïciens étaient des spécialistes de la rhétorique. À ce titre, le sourire entrait dans une stratégie psycholinguistique, à savoir sourire permettait de confondre le locuteur en associant un discours critique avec une expression faciale accueillante. » En regardant Kouros et Koré des siècles plus tard, on est convaincu qu'ils viennent d'une époque où le bonheur de vivre était en harmonie avec les dieux. C'est pour célébrer Dionysos que, lors des premières comédies, les acteurs se cachaient derrière des masques aux sourires démesurés. Quant aux Étrusques, ils représentaient lors de fêtes leurs défunts avec un visage enjoué !

L'absence du sourire dans l'Occident antique et médiéval peut avoir une explication religieuse : une bouche associée au péché originel et à la cupidité sexuelle est immédiatement suspecte. Les sourires ne peuvent être remplis que de désir. « Une femme doit rire la bouche fermée » si elle ne veut pas passer pour une débauchée, conseille le *Roman de la rose* (XIIIe siècle). Docteur Choukroun, la morale semble avoir affecté le sourire : « En effet, il était très vulgaire de sourire depuis que la religion chrétienne a pris l'hégémonie de la représentation artistique. Le sourire était réservé à la vierge dont l'expression est passée de la tristesse (*Pietà*, haut Moyen Âge) au sourire de la grâce divine dès lors que la culture grecque a été autorisée par saint Thomas d'Aquin, conduisant plus tard vers le maniérisme. En revanche, pour les humains, le sourire est signe de vulgarité, de même que la posture des mains dont on ne doit pas voir la paume *(La Joconde)*. À ce sujet, le sourire de la Joconde est énigmatique car Léonard ne pouvait pas exprimer un sourire franc. » La révolution vient encore d'Italie : sous le pinceau de Giotto, on voit un très léger relâchement du visage. C'est à cette époque que le mot « sourire » se répand en France, dans le sens de « badinage ». La renaissance du sourire était en marche.

Et voilà que, des siècles plus tard, c'est la stupéfaction ! Des archéologues qui fouillent les fondations du château de Laval (France) découvrent il y a trente ans la sépulture d'une aristocrate du XVIIe siècle qui va susciter un débat interdisciplinaire chez les scientifiques. Imaginez l'ébahissement des archéologues après avoir ouvert le cercueil, de découvrir un défunt qui vous sourit ! Comme le rapporte à Radio France Rozenn Colleter, archéo-anthropologue à l'Inrap et au Centre d'anthropobiologie et de génomique de Toulouse : « Au début, en 1988, il s'agissait d'une fouille menée par Éric Mare en amont de la restauration de la chapelle du château de Laval et, à cette occasion, en ouvrant le sous-sol, il était tombé sur un cercueil en bois, très dégradé, sans inscription, sur lequel était posé un cœur en plomb, donc on ne connaissait pas son identité. » Identifiée depuis, Anne d'Allègre se retrouve au cœur de travaux en lien avec son sourire particulier. Cette aristocrate provinciale huguenote est née vers 1565. Après un bref premier mariage avec Paul de Coligny, dernier comte de Laval, elle devient veuve à 21 ans. Le pays tombe alors dans la huitième guerre de religion et le roi Henri III soutient les ultra-catholiques menés par la famille de Guise. Ses biens sont confisqués. Treize ans plus tard, alors qu'elle récupère sa fortune, elle se remarie avec Guillaume IV d'Hautemer, gouverneur de Normandie, de plus de trente ans son aîné. À 43 ans, elle se retrouve à nouveau veuve. Elle meurt à Paris en 1619 à l'âge de 54 ans et est inhumée dans la chapelle du château de Laval. Pour se représenter le contexte historique, il faut se souvenir des propos d'Ambroise Paré (1510-1590), médecin du roi et contemporain d'Anne d'Allègre : « Si le malade est édenté et défiguré, son discours devient également dépravé ». Dès lors, on comprend pourquoi l'aristocrate a bénéficié d'un appareillage de fils d'or, orné d'une fausse incisive pour pallier une perte dentaire. Son cas a nécessité des études, mêlant des techniques archéologiques, anthropologiques, mais également d'ontologie contemporaine.

Pour en savoir plus, je contacte un des spécialistes qui a travaillé sur le cas d'Anne d'Allègre. Antoine Galibourg, maître de conférences au département de chirurgie-dentaire de la Faculté de santé de l'Université Paul Sabatier de Toulouse. J'imagine qu'il est rare de trouver un sourire sur le visage d'un défunt que l'on exhume : « Pratiquement impossible selon moi car il y a un relâchement musculaire. L'objectif du traitement devait être à la fois thérapeutique, esthétique et social. » Antoine Galibourg, est-ce que ces traitements de contention étaient fréquents à cette époque ? « Non, très rares. La maladie parodontale dont elle était atteinte était douloureuse. En effet, la parodontite est une maladie bactérienne qui aboutit, si elle n'est pas traitée, à la destruction des tissus de soutien des dents, du ligament de l'os, des gencives. Un traitement réservé à une élite. C'est assez étonnant de trouver à cette époque ce type de soin, alors qu'en fait c'était alors plutôt les arracheurs de dents qui opéraient. » Anne d'Allègre, en tant que femme fréquentant un milieu privilégié, a probablement été poussée, tant du point de vue esthétique que social, à trouver des solutions pour combler l'absence d'une des dents les plus visibles : l'incisive. Grâce à cette étude interdisciplinaire atypique, il a été possible de mieux cerner la vie de cette femme si particulière qui s'imposait des contraintes pénibles afin de sourire pour ne pas mourir.

Comme le résume Jean-Paul Sartre : « L'instant qui vient peut être celui de votre mort, vous le savez et vous pouvez sourire : n'est-ce pas admirable ? Dans la plus insignifiante de vos actions, il y a une immensité d'héroïsme. »

Budapest, bleu-gris et jaune

EDEN LEVI AM

Budapest est couverte d'une étrange lumière en cette fin d'été. Le soleil transperce la couche grise par endroits. Ma lumière préférée. Bleu gris et jaune. Chaud et froid. L'incarnation de la mélancolie. Les rues sont remplies de bruits. On en oublie le temps et l'on part se perdre dans des lieux humides et réconfortants. Tant qu'on peut. Il nous faut nous préparer à l'hiver. Les bains thermaux se situent au centre. On en compte une vingtaine. Ceux de Gellért, gigantesque bâtiment connu pour son impressionnante architecture, nous plonge dans son histoire – et ce, par ses couleurs et ses sculptures, ses multiples bassins et ses labyrinthes de cabines.

Ne pas oublier de prendre soin de soi est important. Ne pas oublier de prendre le temps pour soi est important. Ne pas oublier de réussir à oublier est important. Se perdre. Respirer et plonger son corps dans ces eaux chaudes pour revenir à son essence – sa source.

www.gellertbath.hu

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, affectées, mais à peine, par le décalage horaire.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

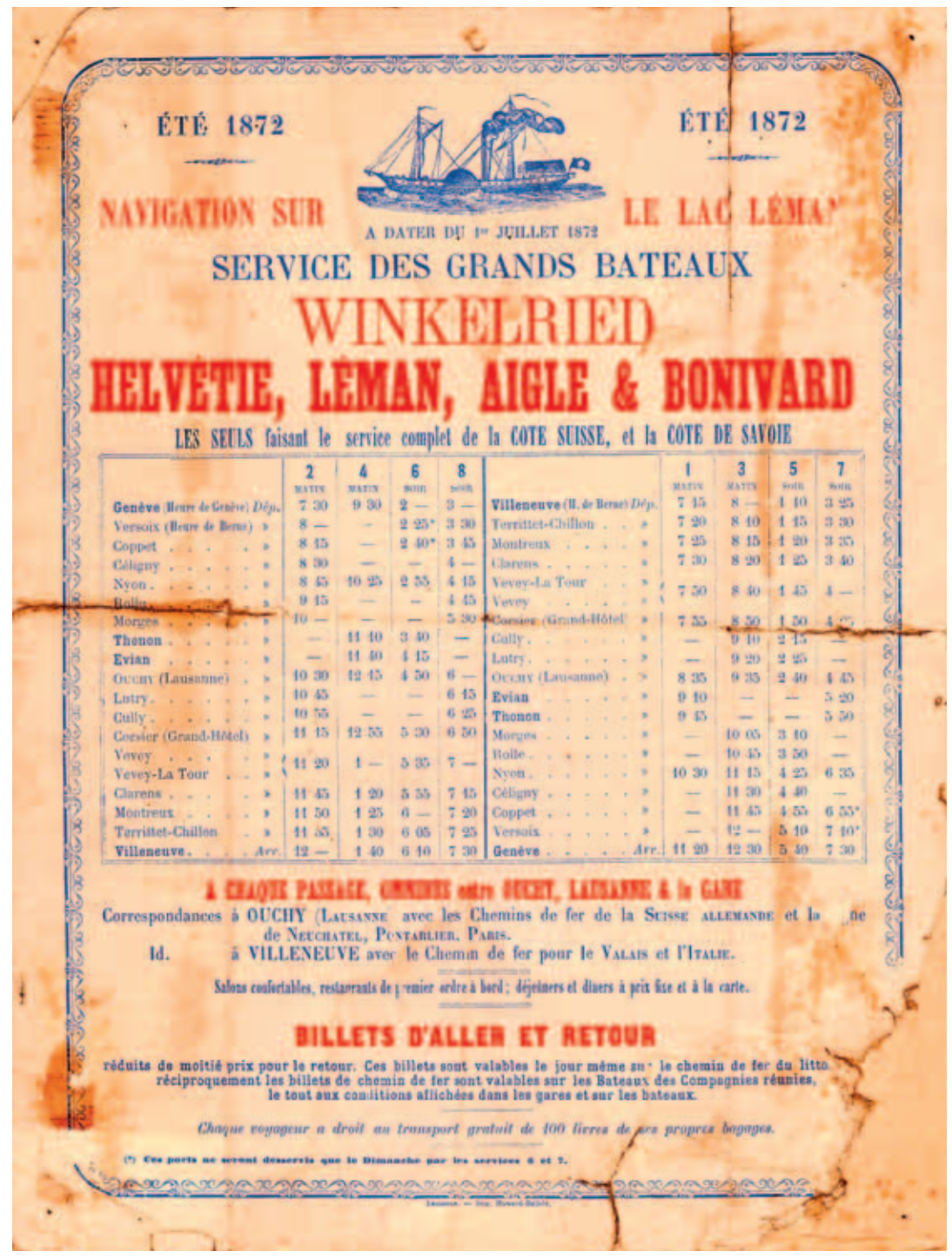
Jusqu'en 1886, il fallait être ponctuel, mais aussi au courant des spécificités locales, pour embarquer sur un bateau à vapeur du Léman. À Genève, le départ des vapeurs était donné selon l'heure de Genève, tandis que dans les autres ports du lac (même du côté français), l'heure de Berne faisait foi. Cinq minutes et six secondes séparaient l'heure du bout du lac de celle de la capitale, moins de temps qu'il n'en faut pour ferrer une mouche *(expression populaire qui peut notamment évoquer l'amarrage d'un bateau pour l'hiver)*, mais bien assez pour louper son bateau.

La coexistence de « fuseaux horaires » différents en Suisse posait aussi problème aux usagers du chemin de fer, tel ce Genevois mécontent qui témoigne dans le *Journal de Genève* en 1858 : « Vous avez cru peut-être, vous qui êtes appelé à aller à Lausanne, qu'il vous suffira d'avoir votre montre sur l'heure exacte sonnant à Saint-Pierre : pour plus de sûreté encore, vous arrivez à la gare 5 minutes avant l'heure indiquée, persuadé que vous avez agi fort sagement et vous vantant de n'être pas de ceux qui arrivent toujours trop tard. Erreur ! profonde erreur ! [...] le chemin de fer de Lausanne-Yverdon part à l'heure de Berne, oui il part de Genève à l'heure qu'il fait à Berne ! C'est singulier, mais c'est comme ça. »

Fondée en 1873 grâce à la fusion d'entreprises autrefois concurrentes, la Compagnie générale de navigation sur le lac Léman (CGN) aurait sans aucun doute préféré organiser son horaire selon une seule et même heure. Mais l'article 11 du règlement genevois de police sur les bateaux à vapeur et les barques précisait bien que « les heures de passage dans les ports intermédiaires sont réglées sur l'heure de Genève ».

Il faudra donc attendre 1886 pour que Genève adopte officiellement l'heure de Berne et mette fin au temps des heures multiples sur son territoire. Auparavant, Genève vivait à l'heure de Berne pour le télégraphe et les chemins de fer, sauf pour les trains de France qui étaient à l'heure de Paris, et à l'heure genevoise pour la vie quotidienne. L'heure de Paris, quant à elle, résistera jusqu'en 1911, année de l'adoption par la France de l'heure de l'Europe centrale (calculée grâce au méridien de Greenwich), en vigueur en Suisse depuis 1893.

* Conservateur du Musée du Léman


ÉTÉ 1872 — ÉTÉ 1872

NAVIGATION SUR LE LAC LÉMAN

A DATER DU 1er JUILLET 1872

SERVICE DES GRANDS BATEAUX

WINKELRIED

HELVÉTIE, LÉMAN, AIGLE & BONIVARD

LES SEULS faisant le service complet de la COTE SUISSE, et la COTE DE SAVOIE

	2 MATIN	4 MATIN	6 SOIR	8 SOIR
Genève (Heure de Genève) Dép.	7 30	9 30	2 —	3 —
Versoix (Heure de Berne) »	8 —	—	2 25*	3 30
Coppet »	8 15	—	2 40*	3 45
Céligny »	8 30	—	—	4 —
Nyon »	8 45	10 25	2 55	4 15
Rolle »	9 15	—	—	4 45
Morges »	10 —	—	—	5 30
Thonon »	—	11 10	3 40	—
Evian »	—	11 40	4 15	—
Ouchy (Lausanne) »	10 30	12 15	4 50	6 —
Lutry »	10 45	—	—	6 15
Cully »	10 55	—	—	6 25
Corsier (Grand-Hôtel) »	11 15	12 55	5 30	6 50
Vevey » / Vevey-La Tour »	11 20	1 —	5 35	7 —
Clarens »	11 45	1 20	5 55	7 15
Montreux »	11 50	1 25	6 —	7 20
Territet-Chillon »	11 55	1 30	6 05	7 25
Villeneuve Arr.	12 —	1 40	6 10	7 30

	1 MATIN	3 MATIN	5 SOIR	7 SOIR
Villeneuve (H. de Berne) Dép.	7 15	8 —	1 10	3 25
Territet-Chillon »	7 20	8 10	1 15	3 30
Montreux »	7 25	8 15	1 20	3 35
Clarens »	7 30	8 20	1 25	3 40
Vevey-La Tour » / Vevey »	7 50	8 40	1 45	4 —
Corsier (Grand-Hôtel) »	7 55	8 50	1 50	4 05
Cully »	—	9 10	2 15	—
Lutry »	—	9 20	2 25	—
Ouchy (Lausanne) »	8 35	9 35	2 40	4 45
Evian »	9 10	—	—	5 20
Thonon »	9 45	—	—	5 50
Morges »	—	10 05	3 10	—
Rolle »	—	10 45	3 50	—
Nyon »	10 30	11 15	4 25	6 35
Céligny »	—	11 30	4 40	—
Coppet »	—	11 45	4 55	6 55*
Versoix »	—	12 —	5 10	7 10*
Genève Arr.	11 20	12 30	5 40	7 30

A CHAQUE PASSAGE, OMNIBUS entre OUCHY, LAUSANNE & la GARE

Correspondances à OUCHY (Lausanne avec les Chemins de fer de la Suisse allemande et la ligne de Neuchatel, Pontarlier, Paris.

Id. à VILLENEUVE avec le Chemin de fer pour le Valais et l'Italie.

Salons confortables, restaurants de premier ordre à bord ; déjeuners et dîners à prix fixe et à la carte.

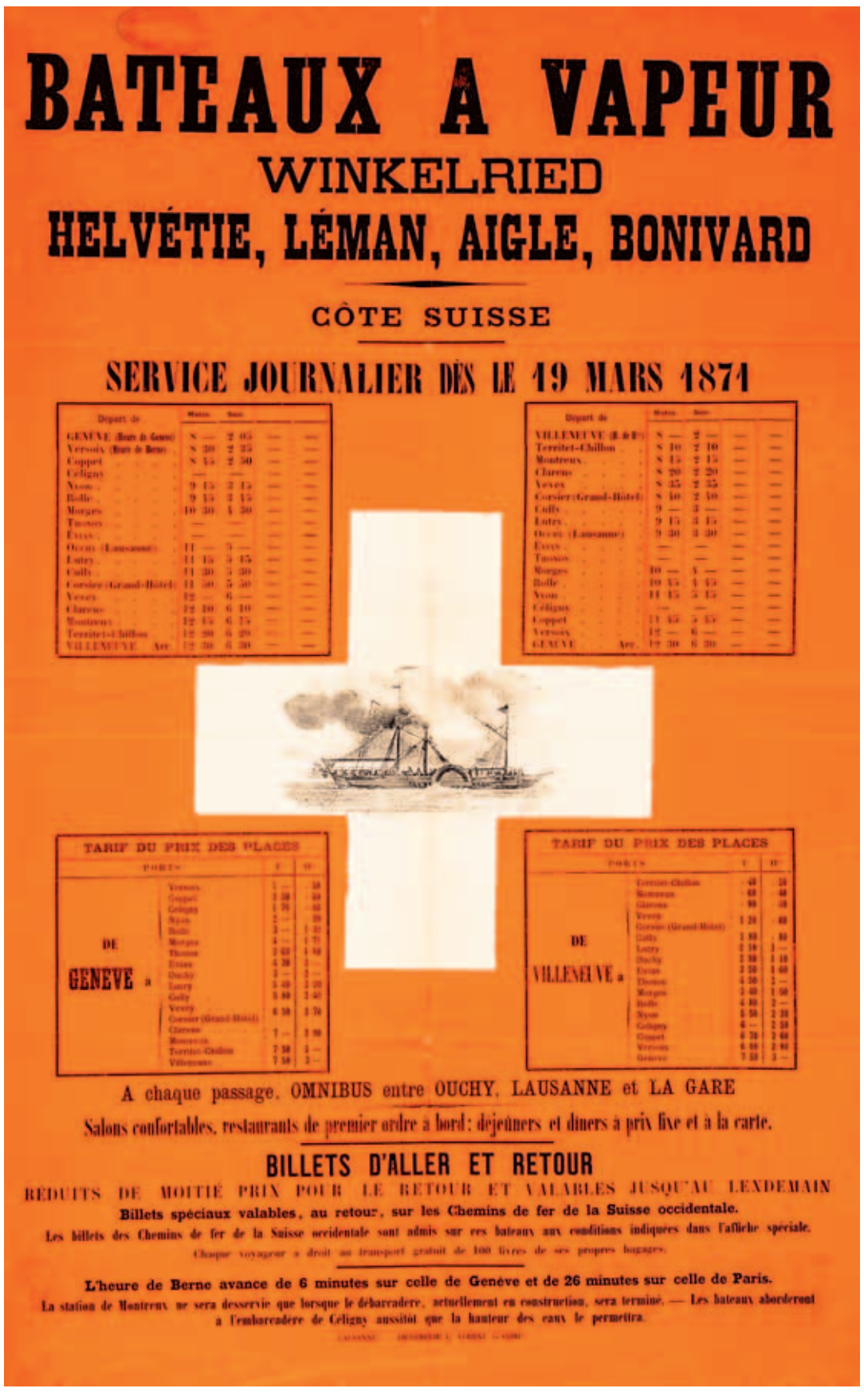
BILLETS D'ALLER ET RETOUR

réduits de moitié prix pour le retour. Ces billets sont valables le jour même sur le chemin de fer du littoral réciproquement les billets de chemin de fer sont valables sur les Bateaux des Compagnies réunies, le tout aux conditions affichées dans les gares et sur les bateaux.

Chaque voyageur a droit au transport gratuit de 100 livres de ses propres bagages.

(*) Ces ports ne seront desservis que le Dimanche par les services 6 et 7.

Collection du Musée du Léman


BATEAUX A VAPEUR

WINKELRIED

HELVÉTIE, LÉMAN, AIGLE, BONIVARD

CÔTE SUISSE

SERVICE JOURNALIER DÈS LE 19 MARS 1874

TARIF DU PRIX DES PLACES — DE GENEVE a

TARIF DU PRIX DES PLACES — DE VILLENEUVE a

A chaque passage, OMNIBUS entre OUCHY, LAUSANNE et LA GARE

Salons confortables, restaurants de premier ordre à bord : déjeuners et dîners à prix fixe et à la carte.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

REDUITS DE MOITIÉ PRIX POUR LE RETOUR ET VALABLES JUSQU'AU LENDEMAIN

Billets spéciaux valables, au retour, sur les Chemins de fer de la Suisse occidentale.

Les billets des Chemins de fer de la Suisse occidentale sont admis sur ces bateaux aux conditions indiquées dans l'affiche spéciale.

Chaque voyageur a droit au transport gratuit de 100 livres de ses propres bagages.

L'heure de Berne avance de 6 minutes sur celle de Genève et de 26 minutes sur celle de Paris.

La station de Montreux ne sera desservie que lorsque le débarradère, actuellement en construction, sera terminé. — Les bateaux aborderont à l'embarcadère de Céligny aussitôt que la hauteur des eaux le permettra.

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Mon cher confrère Lionel Gauthier n'a pas tort de nous rappeler l'existence, autrefois, de ces trois fuseaux horaires sur le Léman. Cela, évidemment, ne facilitait pas toujours, surtout pour l'étranger en visite en Suisse, la compréhension des transports des diverses compagnies de navigation. Que diable, un si petit lac ! Ce n'est tout de même pas la Russie !

Et pourtant, la réalité était encore bien pire que celle décrite par mon collègue. Nombre de villages le long des rives lémaniques avaient en effet opté pour leur propre fuseau horaire, soit par commodité pour la faune piscicole, à laquelle on ne la racontait pas, soit par défi envers l'autorité, ou fréquemment encore envers l'envahisseur, qu'il fût savoyard, français ou bernois. Aussi, ces fuseaux horaires étaient-ils parfois des plus farfelus, mettant les vêpres à none et sexte à complies, quand il ne s'agissait pas simplement de la course du soleil pour référence. Si bien que midi ne tombait pile à midi qu'une fois l'an.

Ces enclaves aux velléités d'indépendance et de rébellion n'étaient heureusement pas desservies par les gros bateaux vapeur, ces coureurs de lac, et les excentricités locales de quelques communes frondeuses ne prêtaient donc pas à conséquence pour les voyageurs. Il en allait tout autrement pour les piétons, les cavaliers, les chariots ou les diligences. Une halte au mauvais endroit pouvait transformer votre déjeuner en souper, ou faire de votre sieste une longue nuit à regarder voler les mouches.

À ce désordre temporel s'ajoutait la complication de la mesure des distances. Le pied genevois dépassait d'un demi-pouce bernois le pied de Versoix. La lieue de Mies était plus courte de deux coudées nyonnaises que la lieue de Coppet, et ainsi de suite. Un vrai casse-tête, qui obligeait le voyageur à se munir d'une tabelle plus longue que le bras pour convertir les distances en une seule et même unité.

Ainsi en allait-il également pour la monnaie. À chaque halte ou presque, il fallait changer son argent ou le faire peser pour être sûr de son poids en métal précieux et de sa valeur. La plupart du temps, Dieu merci (et là encore il y en avait au moins deux sinon plus), les aubergistes se contentaient de mordre dans la pièce d'un chicot carié et branlant avant de cracher leur contentement et de servir le client.

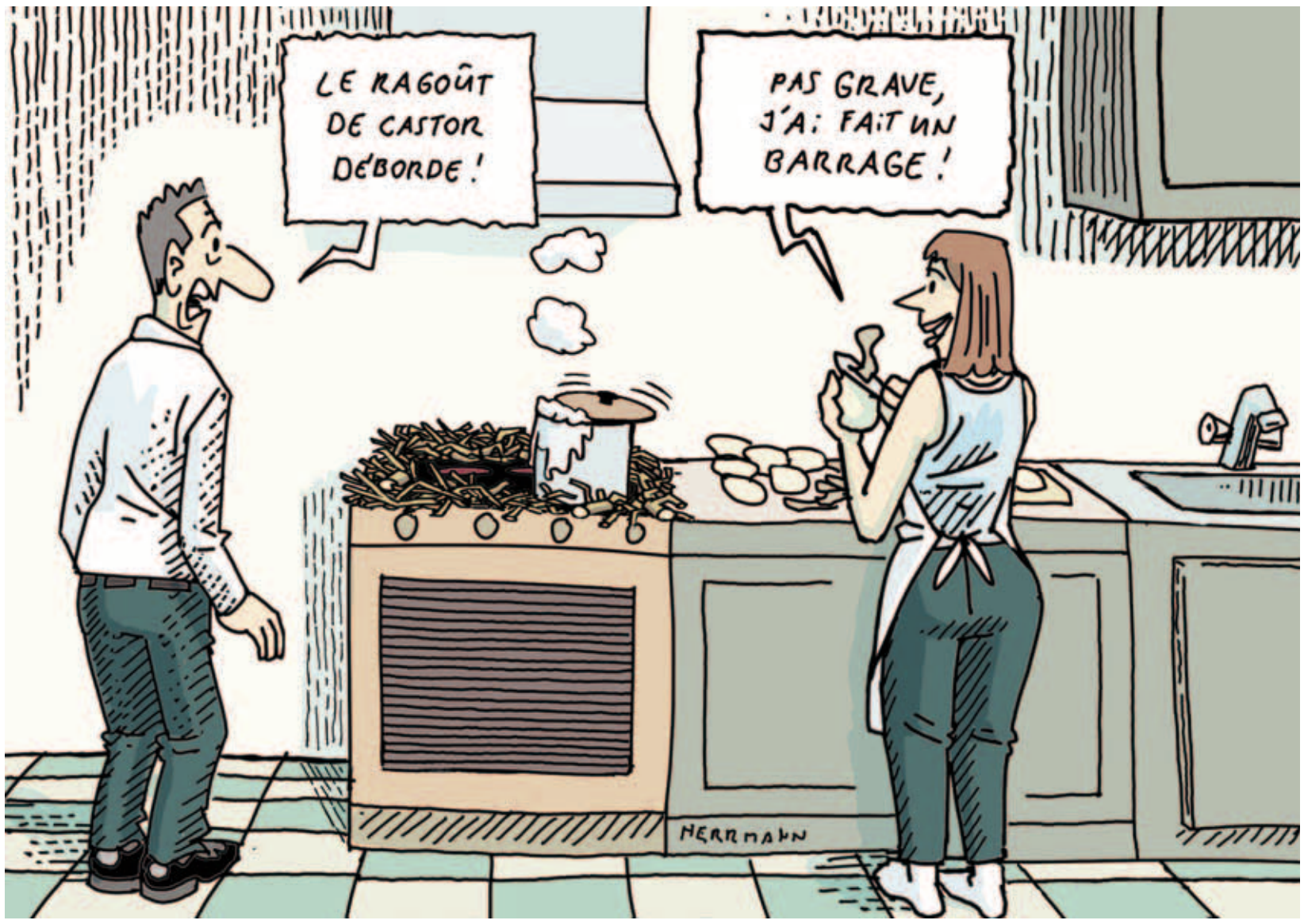
Non, croyez-moi, voyager sur ou autour du Léman en ce temps-là n'était pas chose aisée !

AMR GENÈVE

www.amr-geneve.ch - rue des Alpes 10, Genève (Pâquis)

Recette de saison

Dans l'castor tout est bon



DESSIN HERRMANN

Disparu au début du XIXe siècle du paysage lémanique, autant pour sa fourrure que pour endiguer ses talents destructeurs d'architecte, le castor a été réintroduit à Genève en 1956 par Robert Hainard et Maurice Blanchet. Mais on le chassait aussi pour sa viande, particulièrement appréciée en période de carême, jours censément maigres, la religion ayant statué qu'il appartenait à la classe des poissons.

Les castors pullulent heureusement à nouveau sur les berges de la Versoix, de l'Arve, du Rhône et de la plupart de nos cours d'eau. L'occasion de préparer un excellent ragoût de cet animal.

Prenez donc un jeune castor d'une vingtaine de kilos, coupez-lui la queue et gardez-la pour chasser les mouches. Déshabillez la bête de sa fourrure et faites-la tanner par votre peaussier favori si vous êtes un fan de la toque de Davy Crockett. La carcasse pourra servir, elle, à appâter un loup. Mais ceci fera l'objet dans ces mêmes pages d'une prochaine recette typiquement valaisanne.

Prélevez donc 200 grammes par personne de longe, de cou, d'épaule ou de croupe, que vous saisirez à feu vif avec un peu d'huile dans une cocotte en fonte. Saupoudrez le tout de farine et faites dorer la viande à feu moyen. Mouillez jusqu'à hauteur du gibier de trois décilitres de vin rouge et pareillement de bouillon végétal. Ajoutez du céleri, des carottes, des tomates, quelques échalotes émincées, des dés de lard fumé, un pied de veau, quelques grains de genièvre et un bouquet garni. Salez, poivrez et laissez mijoter à feu doux, le temps de finir la bouteille de rouge et d'éplucher votre magazine préféré de chasse et de pêche, ou le numéro spécial sur le tricot à l'âge du bronze.

Il est temps maintenant de s'attaquer au dessert : la fameuse queue de castor. Il ne s'agit en fait de rien d'autre que d'un beignet fait de pâte à frire et apprêté ensuite au goût de chacun.

Chauffer du lait, auquel vous ajouterez une grosse pincée de levure, une autre de sel, une cuillère d'huile et du sirop d'érable. Incorporez-y la farine préalablement mélangée à un œuf entier. Pétrir la pâte jusqu'à l'obtention d'une belle texture, laissez reposer une heure, remalaxer la pâte et laissez-la reposer encore une heure. Divisez la pâte et modelez vos queues avant de les ébouillanter vivement une à une dans un bain d'huile à 180°C.

Ne reste plus que la garniture : cannelle, sirop d'érable, beurre de cacahuète, crème de noisette, miel, confiture ou ce qui vous passe par la tête.

À servir bien sûr après avoir dégusté votre ragoût, qui s'accompagnera à merveille d'une bouteille de Merlot non traité de chez Dupraz.

Le chef

« Pour vivre heureux, vivons cachés »

C'était le leitmotiv de Shaku. Je l'ai invitée mille fois à parler à des journalistes, à répondre à des interviews filmées, parlées, sur papier ou à se faire photographier, mais elle refusait chaque fois avec cette sereine sagesse indienne que son visage portait.

Je n'ai jamais vraiment connu Shaku. Nous étions proches et lointains en même temps. Elle a été, aussi loin que ma mémoire remonte, comme un totem ou une icône dans la zone polo des Bains. Elle profitait, fonctionnaire de l'ONU, de ce privilège d'occuper cet espace privé, réservé à cette institution, avant la rénovation du site en 1992. Mais même après, l'espace rendu au public, elle continuait de venir et de ne jurer que par les Bains, les seins toujours libres de tout attribut. Cela aussi avait été un de ses grands combats.

Je l'ai vue vieillir et se rider au fil du temps. Souvent, elle m'apportait des coupures de

journaux sur des questions relatives à la planète, à l'eau bien sûr, au climat, ou encore à l'archéologie subaquatique qui longtemps avait été ma profession. Chaque jour, elle venait à pied depuis Veyrier pour se baigner aux Bains. Elle a traversé le temps comme d'autres traversent un fleuve. Avec une sérénité et un calme qu'elle laissait s'épanouir en se gorgeant de soleil.

Malade ces dernières années, elle a eu la pudeur de ne plus venir nous rendre visite. Elle n'aurait pas aimé je suppose qu'on la voie ainsi, démunie en face de sa mémoire.

Oui, pour vivre heureux, vivons cachés.

Ph.C.

Jaime *para siempre*

Dans la nuit, les cygnes déjà éveillés te faisaient signe. Toi, tu arrivais et tu leur répondais. Puis tu balançais : *pronto !* Et Bimbi, ton collègue, disait : *Ça va, mon frère ?* Et le job commençait.

Pronto, nom de Leu ! Jaime, tu étais un pur, un paisible, un révolté, si sensible que la vie était belle et compliquée à la fois.

Tu étais prêt à rugir contre les malotrus, les mal dégrossis, les malveillants. Un amoureux des animaux, des vignes, des plantes, des espaces vierges. Un discret et un bavard. Un doux, un farfelu.

Tu nous amusais, avec tes *jaimeries*, en imitant un groupe de rock basque, tuyau d'arrosage en guise de micro et guitare-arrosoir en main.

Tu chantais *Resistir* à tue-tête sur ton balcon les soirs de confinement.

Tu étais notre ami, notre amour, notre confident. Notre parrain-padrino, celui à qui on peut tout dire. Tu savais être intime avec

notre animal intérieur, celui qui est tendre mais aussi prêt à mordre quand tout fait mal.

Jaime, nom de Leu, *pronto !* Tu étais celui qui dépose dans le lit de sa dulcinée une truite fraîchement pêchée au petit matin – et lui ramène du marché des brassées de fleurs.

L'esprit n'a pas de fin !

Comme l'a si bien dit son collègue et ami Eustache, aux Bains des Pâquis.

Nom de Leu ! Tu es dans la lumière maintenant, mais nous te sentons glisser sur nos cils, sur nos joues, quand la bise noire souffle ou que le sommeil ne vient pas. Tu es là, dans le ballet des cygnes sur le lac. Tu restes avec nous. Tu es là, partout. Nous t'aimons.

Eskerrik asko. L'esprit n'a pas de fin.

Agur… Jaime Maitia.

Ph.C.

Propre en ordre

Grâce à eux, les Bains sont toujours propres et accueillants lorsque les premiers usagers franchissent le pont du Goléron. Qu'ils soient originaires du Sénégal, d'Afghanistan, de Martinique, du Nigeria, de Belgique, de Tunisie, du Maroc ou même de Suisse, ces hommes se retrouvent au cœur de la rade bien avant le lever du jour pour œuvrer en paix, loin des foules et de l'agitation de la journée. En hiver, ils commencent le travail à 4 h du matin en semaine, à 3 h le dimanche ! Ils nettoient tout à fond, systématiquement, et par tous les temps. Portrait d'un groupe discret mais indispensable à la bonne santé des lieux.

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

FRANÇOISE NYDEGGER

Eustache, 64 ans

Il chante en travaillant. Et quand il a fini de briquer les installations, il plonge dans l'eau. Froide, si possible ! C'est le meilleur médicament qui soit pour lui, en plus de sa devise, « No stress ! ». Cet amoureux du plein air partira bientôt à la retraite avec la satisfaction du devoir accompli. « Je suis content de ce que j'ai fait ici. J'ai donné une bonne partie de moi, de mon énergie aux Bains. C'est une question de cœur ! Ici, tu te sens aimé et en confiance. Personne ne te donne des ordres, tu fais ton travail comme il faut, et puis c'est tout. Que du bonheur ! » Fin mars, il n'aura plus besoin de mettre son réveil au milieu de la nuit pour se rendre sur la jetée des Pâquis. Mais il y reviendra pour nager et participer à l'organisation de la Traversée et à celle de Nage de nuit. Personne n'est irremplaçable, dit-on. Mais Eustache va nous manquer !

Abimbola, 39 ans

« En hiver, les nettoyages commencent à 4 h du matin. On travaille à deux, l'un côté polo, saunas et salle de repos ; l'autre côté hammam, bains turcs et couloirs. Après on attaque la jetée, les WC, les poubelles. ». « Bimbi » a trouvé ses marques aux Bains depuis six ans. « Là où l'on a besoin de moi, je remplis la place ! », dit-il avec un large sourire. Il devient vite indispensable. Lui qui a fait ses classes militaires au Nigeria a d'abord assuré un remplacement à la sécurité avant de passer au nettoyage, où son efficacité est repérée. « Après un moment dans ce travail, tu développes ton savoir-faire et tu ne trouves plus rien difficile. On a tout vu ici, question saletés, mais on les nettoie par solidarité. On aime les Bains, alors on les protège. Car c'est un endroit magique pour toute la ville, pas seulement pour les nettoyeurs ! »

Béchir, 42 ans

C'est un peu par hasard qu'il est arrivé ici pour remplacer en employé malade. Son monde professionnel, c'était la cuisine, le service dans la restauration. Mais il s'est adapté. Cet homme au contact chaleureux est pris à l'essai pour un mois. Puis pour deux. C'était il y a plus d'un an. Comme il est très à l'aise avec la clientèle, il est engagé à l'accueil et au nettoyage. Une équipe où il se sent bien. D'ailleurs, pourquoi n'y a-t-il pas de nettoyeuses ? « Sans doute parce que c'est un boulot très physique ! Il faut tirer les tuyaux le long de la jetée, de l'entrée jusqu'au phare, porter les poubelles, avoir l'aspirateur sur le dos. » C'est aussi un travail de nuit. « On court après le temps car il y a beaucoup à nettoyer, mais on le fait joyeusement. Et c'est gratifiant : beaucoup de gens nous remercient pour la propreté des lieux. »

Hamid, 59 ans

Plus polyvalent que lui, on ne trouve pas : il s'active ici sur tous les fronts depuis 1996 ! Quand il fonctionne dans le tournus d'hiver comme nettoyeur, il fait le job comme tous les autres. Mais il se dégage du temps pour effectuer de petites réparations. Par grand froid, il assure la mise hors gel des installations. Hamid se retrouve alors sous les constructions, dans l'eau glaciale, à purger les tuyaux pour éviter que tout pète. Cela n'a rien d'une partie de plaisir. Quand les tuyaux sont purgés, il installe des pompes dans les WC pour qu'on puisse tirer l'eau après usage. « Il n'y a rien de dégradant à nettoyer. C'est une participation au bien-être collectif ! Et j'adore travailler tôt. Il n'y a personne aux Bains, juste les oiseaux. Et d'autres bestioles… C'est un moment privilégié d'être là, presque seul, avant le lever du jour. »

Kasimi, 23 ans
C'est le benjamin de l'équipe, et pourtant il en fait partie depuis presque trois ans, à temps partiel. « Tous les jours, on fait le même travail. Mais c'est un travail très varié ! » Au début, il avait peine à sortir de son lit pour aller au boulot. « Il fait tellement froid en hiver ! Tu te réveilles dans la nuit, avec l'eau glacée… » Mais le corps s'est habitué. Ce jeune homme, qui a suivi une formation d'agent de propreté, aime être là, tout près du lac, et discuter avec les nageurs du petit matin. Avec les autres aussi. « Comme nous sommes les premiers employés sur place, on leur donne volontiers un coup de main quand il y a un problème de casier ou autre. » Il aimerait continuer à se former dans le nettoyage et espère décrocher un jour un diplôme professionnel. Kasimi a encore un long chemin devant lui. Alors il s'y prépare.

Joseph, 53 ans
Cet habitant des Pâquis fréquentait les Bains comme simple usager depuis une bonne quinzaine d'années. Mais depuis ce joli mois de mai, il y vient comme employé temporaire, donnant d'abord un coup de main à la sécurité, puis se consacrant au nettoyage. « On se sent ici comme à la maison. Ma fille a grandi dans ce cadre magnifique et je connais aussi cette joyeuse équipe de nettoyeurs. Ça me fait plaisir d'en faire partie. » Après avoir enchaîné plusieurs petits boulots, il rejoint donc ses amis et commence à voir l'envers du décor. « On ne se rend pas compte de tout le boulot qu'il y a derrière pour maintenir cet endroit propre. Il y a tant de déchets ! Je respecte tous les métiers. Et celui-ci, j'en suis fier, car il est au service d'un super site. » Il aimerait d'ailleurs bien y bosser encore l'année prochaine.

Iano, 40 ans
Il est le seul Genevois de l'équipe mais vit une partie de l'année à l'étranger ! Et pour cause : quand il était petit, sa mère a rencontré aux Bains des Pâquis celui qui allait devenir son mari et ils sont tous partis vivre au Brésil. Lui revient souvent au pays de son enfance. Aux Bains, non plus pour y barboter mais pour y bosser, depuis ce printemps. « Je vis un été permanent ! Dès qu'il fait froid ici, je pars là-bas où je fais "mari d'emprunt" (homme à tout faire) et retourne ici quand il fait bon. J'aimerais que cela perdure ! » Cet électromécanicien de formation avoue un faible pour le nettoyage à la belle saison car il aime les gens et l'énergie qu'ils dégagent. Avec l'horaire d'hiver, il se sent parfois un peu seul en passant le jet des heures durant dans la nuit. Il se voit bien rejoindre cette belle équipe la saison prochaine.

Ludwig, 38 ans
Il n'était pas spécialement prédisposé au nettoyage, mais il a pris ce boulot pour faire plus d'heures que celles qu'il effectuait déjà à l'accueil des Bains. Il a donc rejoint le groupe cet été. L'ampleur de la tâche l'a surpris ! Lui qui venait auparavant suer dans les saunas trouvait normal de trouver les lieux pimpants. Et pourtant. « L'investissement dans la propreté, ici, ce n'est pas rien ! C'est le jet tous les jours au petit matin. C'est la gestion des poubelles, des WC, des déchets laissés partout. » Une tâche un peu répétitive, qui peut prêter à la méditation. Cette pratique mentale n'exclut pas le sens critique. « Si les fumeurs ne coinçaient pas leurs mégots dans les interstices des rochers, ce serait mieux. On perd souvent un temps fou à aller les rechercher, alors qu'il y a partout des cendriers ! »

POCHE/GVE
SAISON ÉC(H)O
23/24

plus vite, plus fort
Krach
Philippe Malone/Guillaume Miramond
dès le 06.11

Au revoir été
Le si peu talentueux Mister R.
Patricia Highsmith/Jan Koslowski
dès le 20.11

tu diras bien mais tu ne diras rien
Le Pays lointain
Jean-Luc Lagarce/mAthieu Bertholet
dès le 22.01

Je pose ça là
Et Soudain Mirna
Sybille Berg/Nicole Seiler
dès le 04.03

c'est un vertige
Au Bord
Claudine Galea/Selma Alaoui
dès le 18.03

tout change tout le temps
femme disparaît (versions)
Julia Haenni /Giulia Rumasuglia
dès le 15.04

plus d'informations sur poche---gve.ch

Photographie Fausto Pluchinotta

Le maître des serrures

Il est tombé dedans quand il était petit.
Dans le bain du métal, donc, avec ses odeurs de limaille et ses bruits de cliquetis.

FRANÇOISE NYDEGGER

D'aussi longtemps qu'il s'en souvienne, les serrures et les clés ont toujours fait partie du quotidien familial de Vincent Beux. Ce solide quinquagénaire est en effet le petit-fils du fondateur de SOS *(Service Ouverture Serrures)*, la première entreprise de dépannage créée à Genève et sise un temps aux Pâquis. Ce n'est sans doute pas pour rien qu'il entretient aujourd'hui toutes les serrures des Bains…

Les usagers le voient en fin de semaine arpenter les lieux, sa mallette à la main et des jeux de clés suspendus à son cou. L'homme fait sa tournée et surveille ses protégées. Il les bichonne pour qu'elles tiennent le coup malgré tout. Car les serrures sont de petits êtres sensibles, on ne le dira jamais assez ! Elles ne sont pas faites pour être mouillées puis séchées, et ce de manière répétée. Or, les portes des cabines sont régulièrement passées au jet. Elles prennent aussi l'eau, en cas de forte pluie, ou lorsque les baigneurs s'ébrouent devant elles. Et quand les serrures sont trop souvent soumises à pareils traitements, il leur prend l'envie de se gripper, de se rebeller, voire même de refuser toute ouverture, ou fermeture. C'est là que Vincent Beux intervient ! Il les observe, les soigne et leur donne une chance de se remettre d'aplomb. Il préfère par exemple réparer une goupille plutôt que de changer un cylindre. L'opération lui prend un peu plus de temps, mais elle évite de jeter à la poubelle des dispositifs qui peuvent encore fonctionner. Telle est sa philosophie, qui rejoint celle du lieu.

C'est d'ailleurs en venant effectuer un dépannage d'urgence qu'il découvre les Bains. Au niveau professionnel, s'entend. Car les plans d'eau des Pâquis et le sauna font partie depuis longtemps de son hygiène de vie. Son travail ayant donné satisfaction, il lui est un jour demandé d'étudier le changement de toutes les serrures des installations. C'était il y a plus d'un lustre. À ce moment-là, ce gaillard à la gouaille toute genevoise avait encore trois entreprises de serrurerie à côté de son boulot d'enseignant… en horlogerie.

« Changer toute les serrures, c'était un gros boulot en perspective ! Les Bains comptent plus de 180 cabines, des dizaines de portes de toilettes et de vestiaires, sans oublier la zone polo et la rotonde » relève Vincent Beux. « J'ai donc fait le devis pour une nouvelle mise en passe générale. Mais au fond, pourquoi tout remettre à neuf ? J'ai proposé de démonter plutôt toutes les serrures, de les nettoyer et de remettre en état celles qui pouvaient l'être. Puis j'ai fait une liste précise des autres qu'il fallait changer à plus ou moins long terme. » Sa proposition est retenue et un accord est passé entre les Bains et le serrurier. C'est pourquoi les usagers le croisent encore, chaque vendredi, occupé à réparer ou à changer les mécanismes récalcitrants.

Pourquoi le vendredi, précisément ? À cause du poisson ? Non. C'est juste le seul jour ouvrable qu'il peut consacrer aux Bains. « Je fais ici un travail plaisant, dans un lieu sympa et authentique, avec des gens qui le sont tout autant ! Je réserve donc ce jour pour la serrurerie, parce que j'aime cette activité. Mais je n'en ferais plus mon métier… » Ce métier, il l'a appris « sur le tas » auprès de son grand-père Paul Joseph Beux. « Dès 12 ans et jusqu'à la fin de mes études, j'ai bossé avec lui dans son atelier pendant les vacances, les week-ends aussi. C'était un excellent apprentissage ! Et cela arrangeait bien tout le monde que je sache travailler pour remplacer les ouvriers quand ils s'absentaient. »

Vincent voue toujours une grande admiration pour ce grand-père d'origine italienne, ingénieur de formation, qui a créé avec son frère jumeau Joseph Paul Beux cette toute première boîte de dépannage au bout du lac, en 1933. « Ils ont estimé le nombre de logements à Genève, ont misé sur le fait que tant de personnes pouvaient chaque jour avoir un problème de clé et que s'ils facturaient deux francs cinquante l'intervention, ça ferait tel montant par mois. Ils ont jugé l'affaire jouable et se sont lancés. Extraordinaire, non ? »

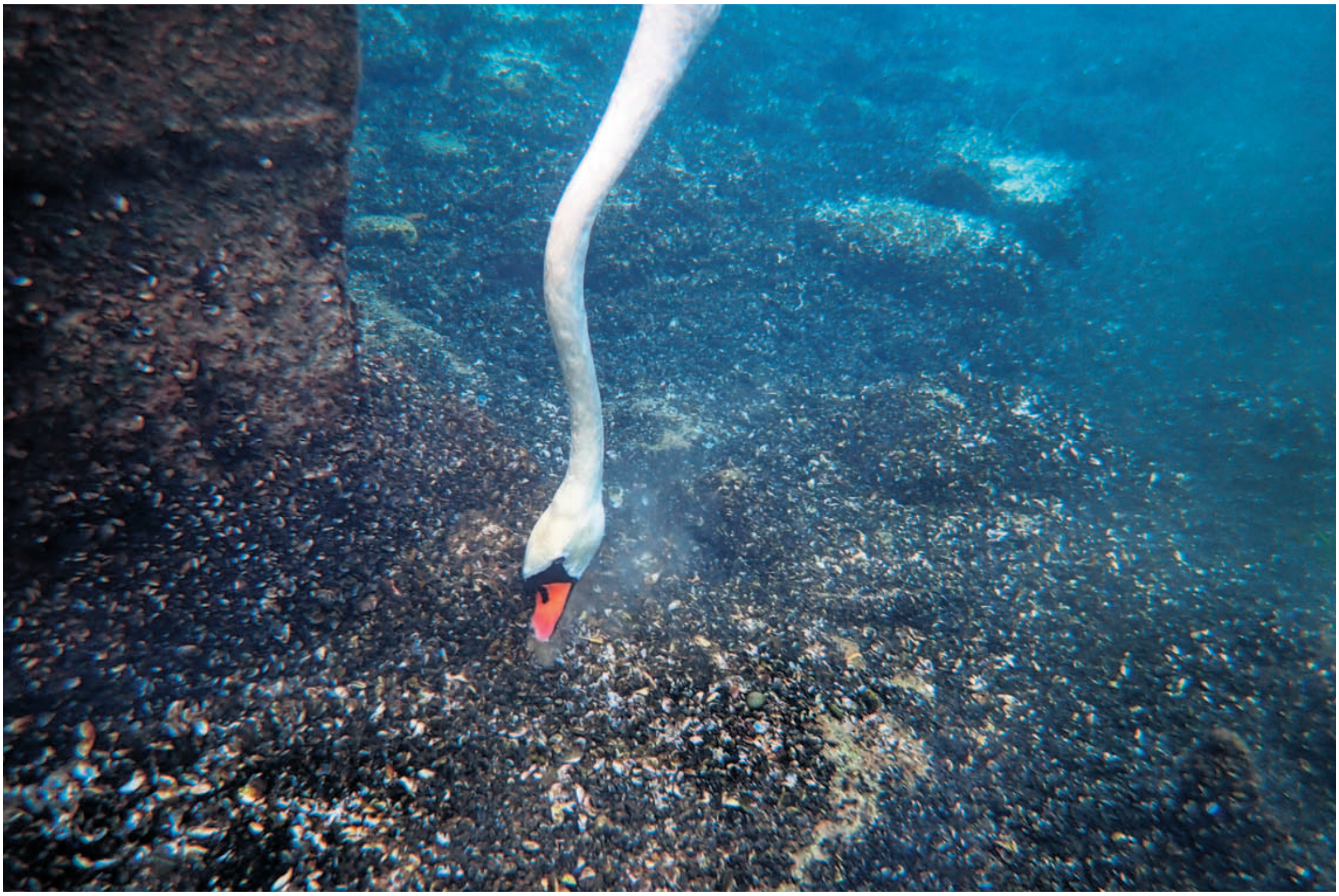
Le petit-fils ne suit pas pour autant les traces du grand-père, puis du père. Il se tourne vers l'horlogerie. C'est toujours le travail du métal, toujours la mécanique, mais en plus petit et plus précis. Il devient ingénieur HES en microtechnique, travaille quelques années dans l'industrie horlogère et transmet son savoir depuis une vingtaine d'années dans les hautes écoles. Avec quatre autres ingénieurs et spécialistes du domaine, Vincent Beux publie ainsi en 2021 aux Presses de l'EPFL un *Traité de construction horlogère*. Tout en pratiquant la serrurerie à ses heures…

Mener de front toutes ces activités, ça finit par fatiguer ! Après s'être essayé au patronat et à l'entreprenariat en reprenant des serrureries, l'homme réalise qu'il n'est pas fait pour ça. Il finit par tout liquider. Mais il garde juste les Bains qu'il aime bien et où il vient choyer ses serrures. Le reste du temps ? Il enseigne. L'horlogerie, toujours. Mais aussi depuis peu les maths, dans le cadre du Service des parcours individualisés, destiné aux élèves en décrochage scolaire. Il s'agit d'accompagner ces jeunes à trouver leur voie professionnelle ou scolaire. « Le but, c'est de les motiver, leur apprendre à se faire confiance. Car ils manquent terriblement d'espoir ! »

Lui qui était, dit-il, un élève qui ne crochait à rien tant qu'il ne trouvait pas de sens à ce qu'il faisait est bien placé pour stimuler ces jeunes. Pour leur apprendre à se questionner, à tester, oser, essayer. Quitte parfois à se casser la figure, pour mieux rebondir. Car c'est ainsi qu'on avance dans la vie. En ouvrant des portes !

Vingt mille lieues sous les Bains

ALESS BIRCHER MICHELI



C’est dans l’eau claire de l’hiver / Qu’il faut nager pour voir / Les cygnes à leur affaire

affiches Cédric Marendaz

Soirée décalée

Déjà se baigner dans le lac en hiver uniquement en costume de bain, on n'imaginait pas le faire. Mais les profs nous l'ont proposé comme activité sportive, avec l'objectif de s'entraîner pour participer à ce truc de barges qu'est la coupe de Noël, alors on s'est dit… pourquoi pas ?

L'arnaque c'est que, quand on s'engage, il fait chaud dehors et dans l'eau. Premiers entraînements : facile. Et là on passe encore à autre chose, la Nage de nuit. C'est quoi ce truc ? Concept simple : prochain entraînement reporté à 18 h 30.

Déjà, passer le pont du Goléron alors qu'il commence à faire très sombre et que les odeurs de bois qui brûle se répandent, ça vous met dans l'ambiance. On longe la jetée jusqu'aux vestiaires du polo. Il y a déjà pas mal de monde et de la musique. Beaucoup de reggae, c'est cool. Ça rigole, ça parle fort, on sent aussi un peu de crainte contenue. Faut pas trop réfléchir. Se changer et tous en groupe marcher, vite, jusqu'au phare, descendre les escaliers, ne plus réfléchir et… plouf !

Premiers contacts aquatiques assez toniques. Penser à respirer lentement, qu'ils nous ont dit. Nager lentement. À gauche, la ville, toute illuminée, le pont du Mont-Blanc, la cathédrale au fond. C'est assez magique, on est là dans l'eau à mater ces lumières. À droite, des lumières sont posées qui éclairent le fond de l'eau, on y voit comme dans un aquarium. Au bout, une bûche se consume qui annonce que l'arrivée est proche. Quelques brasses encore et c'est fait.

Hors de l'eau on ne sent rien les premiers temps, juste une douce euphorie qui nous envahit. Allez, vite se sécher, prendre un verre de thé à la menthe en musique. On nous avait prévenu de réserver pour une fondue, merci pour le conseil. C'est blindé, on est bien.

Yes, on l'a fait et on reviendra, sûrement…

Nona, collégienne

NAGE DE NUIT, DE 18 h 30 À 20 h

les mercredis
22 novembre 2023
6 décembre
24 janvier 2024
28 février
20 mars

« Noël en décembre »

Certains s'étonneront sans doute de cette formule qui frôle la tautologie. Oui, Noël a bien lieu chaque année en décembre. D'ailleurs aux Bains, Noël, c'est un peu toute l'année. Mais c'est surtout, du 1er au 24 décembre, le mythique calendrier de l'Avent, qui voit chaque soir une porte de cabine s'ouvrir sur l'univers d'un artiste, selon un thème donné.

S'il y a des péchés capitaux, il y en a d'autres qui sont capiteux. À savoir, outre la gourmandise, péché que la buvette veille pour nous à combler tous les jours, celui qui nous intéresse cette année : la Paresse. Je devrais m'arrêter d'écrire ici pour vous dire mon intérêt pour l'art de la sieste, du farniente et de la fainéantise. Mais je n'ose. De même que les artistes invités ne pourront pas se contenter d'ouvrir leur porte sur une cabine vide. Le non-acte serait certainement dans le ton, mais gâcherait notre plaisir de découvrir un travail artistique mûri dans l'indolence de la saison. Ce sera donc chaque soir un moment unique à ne pas rater, saupoudré de bonne ambiance, de musique et de fondue.

Mais Noël en décembre, si bien nommé, ce n'est pas que le calendrier de l'Avent. Durant tout le mois, outre les apéros poétiques, les cafés philosophiques ou encore les anniversaires pirates habituels qui se tiennent dans la yourte, nombre d'autres activités et spectacles seront proposés durant cette période souvent sombre et froide du début de l'hiver.

Ce sont près d'une quarantaine d'événements qui vous seront proposés, entre spectacles de clowns, chanson, rap, soirées Dj, un tournoi de jass déguisé ou un goûter pour les enfants. Et pour celles et ceux qui aimeraient se lancer dans l'art difficile du clown et montrer à tout un chacun ses compétences, deux scènes ouvertes auront lieu vendredi 15 et samedi 16 en fin de soirée.

Pour compléter cette belle richesse, il ne faudra pas oublier non plus de participer à la désormais traditionnelle Nage de nuit, mercredi 6 décembre, histoire de se préparer aux excès à venir, ainsi que de participer à notre fantastique *full moon sauna* mercredi 27, histoire de récupérer des agapes.

Mais réjouissons-nous de savoir qu'en janvier et les mois suivants les *full moon saunas*, les nages de nuit, les cafés philosophiques et les apéros poétiques continueront jusqu'en mai, afin de nous remettre des festivités de la Saint-Sylvestre et de nos émotions à toute cette magie offerte.

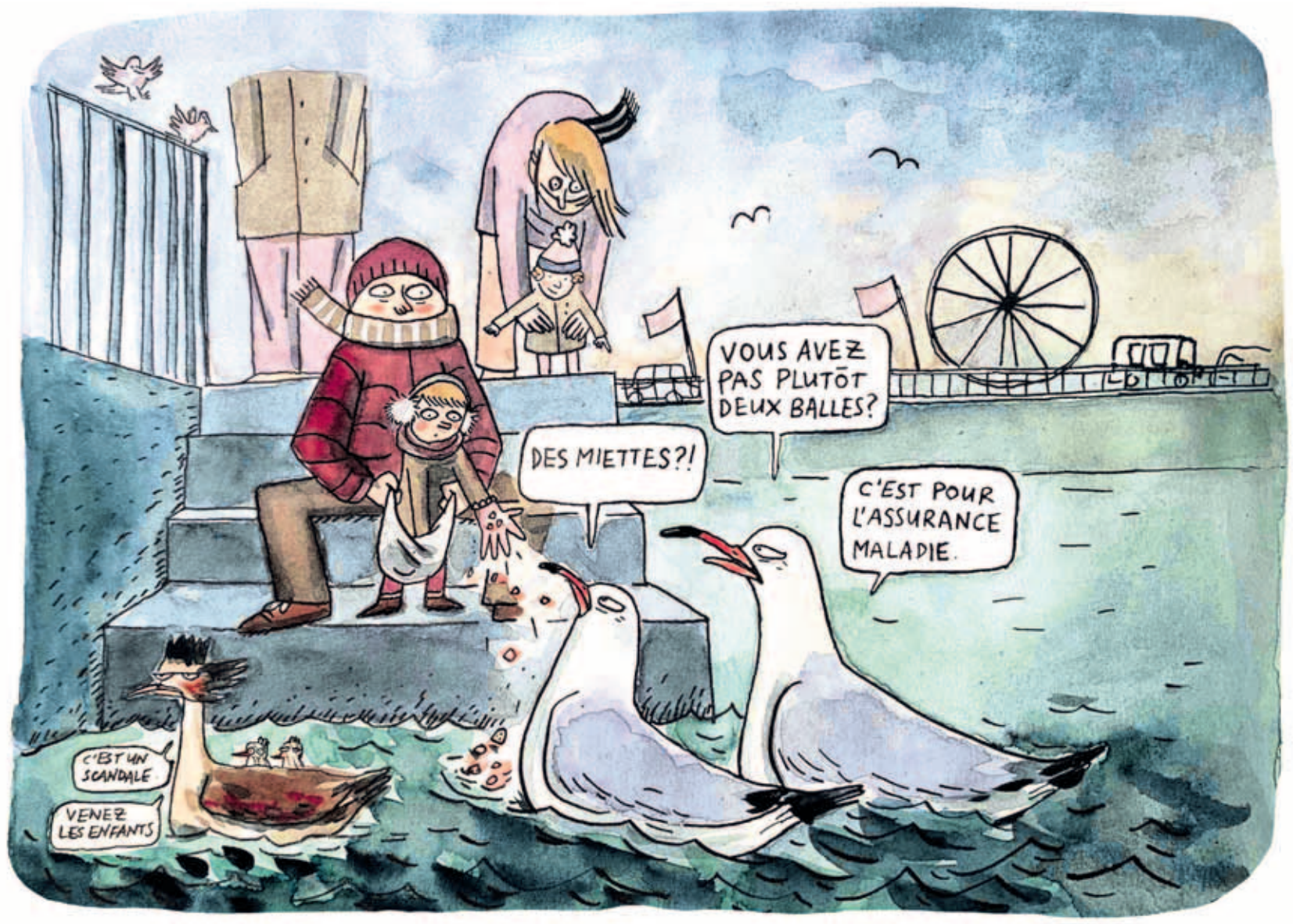
Ph.C.

DU 1er AU 23 DÉCEMBRE

« LA YOURTE GIVRÉE »
Chaque soir à 19 h 30 (sauf indication contraire)

vendredi 1er, samedi 2, dimanche 3 :
«Topor, Bobby et les autres, chants d'escargots et guidon de vélo». Carte blanche à Léah Babel, Géraldine Schenkel et Denis Lavant
(avec Dj Yourte Givrée /Antoine Frammery le samedi 2)
mardi 5 : programmation en cours
mercredi 6 : « Les vieux fourneaux, trio Brassens » Voix, guitare et contrebasse, avec Laurent Sandoz, Rémy Dell'Ava et Sandro Rossetti
(avec à 14h, goûter festif pour les enfants sages et surprise du Père fouettard pour les autres)
jeudi 7 : « Circo Pirulo », clown argentin, avec Martin Vasquez
vendredi 8, samedi 9, dimanche 10 :
Carte blanche « rap ligne and co », Bozo & invités. Dj Yourte Givrée en fin de soirée
lundi 11 à 23h : « Joue-la comme au chalet », tournoi de jass déguisé
mardi 12 : Expérimentations publiques clown. « Pages Blanches » avec Eva Marlinge et Alexis Kasparians. « 2 Soleils » avec Jérôme Bouvet
mercredi 13 : « Courants contres », concert folk/rock/poésie. Sébastien Olivier et des instruments fabriqués de ses mains
jeudi 14 : « Cléopâtre & Séléné. Partage mère, fille avec supplément café » avec Christine Ghazarian et Alexis Kasparians.
« 2 Soleils », avec Jérôme Bouvet
vendredi 15 : Créatures, Clown & Klovni, carte blanche à Alexis Kasparians.
« Nordic Nonsense » avec Annuka Lindqvist et Arto Muukka. « Gloria Torner, please love me » avec Caroline Beuchat. Scène ouverte clown & aficionados en fin de soirée*
samedi 16 : Créatures, Clown & Klovni.
« Nordic Nonsense ». « Piaf piaffe » avec Margaux Kisling. Scène ouverte clown & aficionados en fin de soirée*. Dj Yourte Givrée
dimanche 17 : Créatures, Clown & Klovni.
« Nordic Nonsense ». Suivi d'un cabaret clown made in La Région, avec 6 artistes
lundi 18 : « Conte un Jean », Steven Matthews
mardi 19 : Expérimentations publiques clown. « Pages Blanches » et « 2 Soleils »
mercredi 20 : « Allô là-haut (Brouillon divin) » avec Anne-Laure Luisoni
jeudi 21 : Carte blanche à Léah Babel.
« Les myosotis » avec Julien Israélian
vendredi 22 : Carte blanche à Léah Babel.
« Duo n'importe quoi » avec Sylvain Fournier et Coco Taylor
samedi 23 : Carte blanche à Léah Babel.
« Gözleme », musiques portuaires, avec Géraldine Schenkel et Léah Babel.
Dj Yourte Givrée en fin de soirée

*inscriptions : a.kasparians@gmail.com



HIVER 2024 : INFLATION ET AUGMENTATION DES PRIMES

JULIETTE HAENNI

BAINS D'HIVER JUSQU'AU 26 MAI 2024

BAIGNEURS D'HIVER

L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée : 2 francs. Un bracelet électronique sera prêté contre une caution.
Le bracelet ouvre également le vestiaire dans la zone polo.
Abonnement pour la saison d'hiver : 50 francs.
AVS/AI/étudiants : 30 francs. Enfants : 20 francs.
Coupe de Noël, valable jusqu'à mi-décembre : 30 francs. Autres informations sur aubp.ch

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

Ouvert tous les jours de 9h à 21h30 (dimanche dès 8h)
Mardi : journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours.
Les Bains des Pâquis mettent à disposition
– 2 saunas mixtes
– 1 bain turc mixte
– 1 hammam mixte
– 1 hammam réservé aux femmes
Tarif d'entrée : 22 francs (sauna, hammam et bain turc).
Tous les lundis : 15 francs pour tout le monde.
Abonnement 11 entrées : 170 francs.
Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce).
tél. 022 732 29 74

FULL MOON SAUNA

sauna, hammam et bain turc
ouverts jusqu'à minuit les soirs de pleine lune
lundi 27 novembre 2023
mercredi 27 décembre
jeudi 25 janvier 2024
samedi 24 février
lundi 25 mars
mercredi 24 avril
jeudi 23 mai

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de 11h30 à 23h. Horaires : de 7h à 23h
Réservation recommandée pour la fondue : tél. 022 738 16 16

« Anniversaires pirates » : réservation ouverte pour un mois d'anniversaire uniquement 3 mois avant le 1er jour du mois, de préférence par courriel sardine.crochet@gmail.com 078 751 65 10

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 80 francs
Horaire : de 8h à 21h tous les jours, du 1er janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 de 9h à 12h les lundis, mercredis et vendredis ou sur le site www.massagesbainsdespaquis.ch

TAÏ-CHI

Octobre à mai : tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouverts à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent : abri côté bistrot

YOGA

Octobre à avril : tous les samedis de 10h à 11h.
www.natachafaitduyoga.ch

EXPOSITIONS

CÔTÉ GOLÉRON

jusqu'à fin décembre :	Bestiaire du Léman
de janvier à mi-mars :	Clap 1
mi-mars à fin avril :	Jardin botanique
mai :	Festival de la danse

CÔTÉ PHARE

jusqu'à fin décembre :	Préjugés (UniGE)
de janvier à mi-mars :	Clap 2
de mi-mars à mi-avril :	Journée mondiale de l'eau
de mi-avril à mi-mai :	Festival Histoire & Cité
de mi-mai à mi-juillet :	Chansons (UniGE)

DIMANCHE 12 NOVEMBRE

CAFÉ PHILO À 10 h

Les cryptomonnaies : des monnaies magiques et révolutionnaires ? avec Nastasia Hadjadji

DU 1er AU 24 DÉCEMBRE

« LA PARESSE », CALENDRIER DE L'AVENT

Chaque soir à 19h, ouverture d'une porte de cabine en présence des artistes

DU 1er AU 23 DÉCEMBRE

« LA YOURTE GIVRÉE »

Chaque soir à 19h30 (voir page ci-contre)

DIMANCHE 3 DÉCEMBRE

CAFÉ PHILO À 10 h

Le naturisme, une revendication sociale ? avec Margaux Cassan

MARDI 5 DÉCEMBRE

JAM POÉTIQUE À 18 h

APÉROS POÉTIQUES sous la yourte

Lecture les samedis de 10h30 à 11h30, apéritif offert ensuite. Entrée libre

11 novembre	Blaise et Xavier Oberson
25 novembre	Daniel Vuataz, Matthieu Ruf, Aude Seigne, Anne-Sophie Subilia
2 décembre	Regina Joye
16 décembre	Carte blanche aux Éditions des sables
13 janvier	Sophie Dora Swan
20 janvier	Eliane Vernay
3 février	Carte blanche à l'Ours Blanc, Marina Skalova
17 février	Céline S. Henry
2 mars	Nathalie Piegay
16 mars	Pauline Desnuelles
30 mars	invité suprise
20 avril	Festival Histoire et Cité, lecture musicale
27 avril	Iris Mizrahi

POUR TOUTE INFORMATION
www.bains-des-paquis.ch

facebook et instagram

Écrivez-nous !

Journal des Bains
Quai du Mont-Blanc 30
1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagères·ers·x des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnauld, Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Joseph Incardona, Eden Levi Am, Guy Mérat, Françoise Nydegger, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Pierre Assouline, Jean-Luc Babel, Matthieu Berthod, Aless Bircher Micheli, Philippe Convercey, Pauline Desnuelles, Michel-Félix de Vidas, Nicolas Deville, Léa Dillard, Jean Firmann, Jean-Luc Fornelli, Nicolas Galliot, Lionel Gauthier, Juliette Haenni, Haydé, Max Heer, Gérald Herrmann, Jessica Houston, Katharina Kreil, Yohanne Lamoulère, Cédric Legendre, Aloys Lolo, Ulises Lozano, Cédric Marendaz, Fabian Menor, Nona, Katia Orlandi, Frédéric Ottesen, Line Parmentier, Noémie Planat, Alessandro Serra, Bertrand Tappolet, Nora Teylouni, Sylvie Wibaut, Alexandre Wisard

Publicité
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch
Impression
DZB Centre d'impression Berne

Tirage : 5000 exemplaires

© 2023, les auteurs et l'AUBP

ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2024
Délai rédactionnel : 21 mars 2024

Toutes les éditions du *Journal des Bains* sont disponibles en pdf sur aubp.ch

HAYDÉ